

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No. 25.

MONTREAL, SAMEDI, 23 NOVEMBRE 1895.

LE No 5 CENTS.

LES
DRAMES
DE
PARIS



R
O
C
A
M
B
O
L
E

TROISIEME PARTIE

LES EXPLOITS DE ROCAMBOLE

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE

Paraissant tous les samedis et délivrée le jeudi dans tous les dépôts.

ABONNEMENT : Un an..... \$2.50
Six mois..... 1.25
Trois mois..... 75
Le n° éro..... 05

Syndicat Mont-Royal,

Editeur et Propriétaire.

Nous ne mettons aucun titre dans le texte afin de ne pas déranger ceux qui ont l'intention de le faire brocher ou relier.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés.

Pour toutes informations s'adresser

Bell Tel. 6256

Aux Editeurs,

988 Rue Ontario, MONTREAL.

Voici les principaux Chapitres qui figurent dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocamboles.

La Revanche de Bacarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Grain-de-Sel.

Resurrection de Rocamboles.

Dernier mot de Rocamboles.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La corde du Pendu.

Le Retour de Rocamboles.

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X ET X X X X

Poseur d'appareils à gaz, X X X

X X X Et à eau chaude, Etc., Etc.

Toutes commandes exécutées avec soin et prompt à prix très réduits.

223B AVENUE PAPINEAU,
MONTREAL.

ROCAMBOLE

PAR

→ PONSON DU TERRAIL ←

ROCAMBOLE!!! Cette œuvre puissante, qui a soulevé bien des colères, ému beaucoup de cœurs, fait couler bien des larmes, cette œuvre qui a rendu impérissable le nom de **PONSON DU TERRAIL**, **ROCAMBOLE** sera accueilli par nos lecteurs avec un véritable plaisir.

En effet, quel roman, quel ouvrage à sensation peut rivaliser avec **ROCAMBOLE**? Ce personnage devenu légendaire n'est-il pas un type unique qui, sous toutes les incarnations, se retrouve dans cet immortel roman qui peut être lu par tout le monde : que d'heures charmantes, que d'émotions, quel intérêt passionnant renferment ces pages inimitables!

Nos amis Lecteurs nous sauront gré de leur offrir cette splendide édition d'un attrait irrésistible.

LES EDITEURS.

5 Cents le Numéro.

1 Numéro par Semaine.

CHANGE EXCEPTIONNELLE.

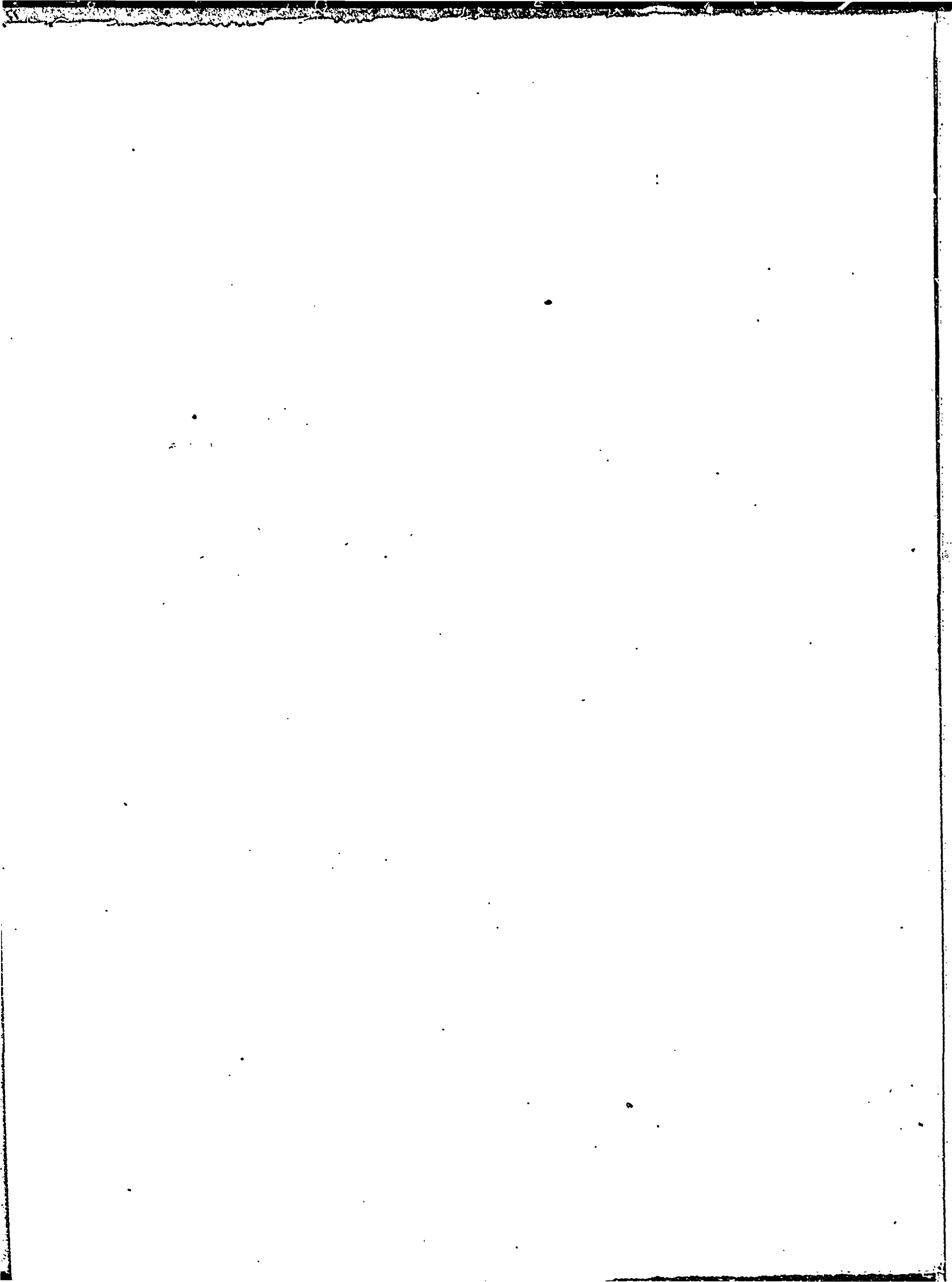
Nous expédierons tous les Nos. de la 1ère et 2ème Partie, 24 Nos. à tous ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone, à raison de 75 cts.

TEL. BELL, 6256.

Bureau 988 Rue Ontario



Vicomte Fabien, dit-il, vous insultez une femme, vous êtes un lâche.



— Allons donc ! il n'y a pas un nuage au ciel.

— Pour vous, monsieur ; mais pour nous qui sommes des gens de mer... Tenez, prenez ma longue-vue, regardez.

Rocambole prit la longue-vue.

— Voyez-vous, là-bas, à l'ouest, continua son interlocuteur, ce petit point grisâtre qui ressemble à une voile ?

— Oui, dit Rocambole.

— Eh bien ! dans une heure, ce petit nuage aura envahi tout le ciel, converti cette nuit transparente et lumineuse en une nuit opaque ; ses flancs vomiront la foudre et la tempête, et cette mer unie, calme comme un lac, deviendra tout à coup furieuse ; ses lames se couronneront d'écume, notre navire dansera à leur crête comme une misérable coquille de noix, et il ne faudrait qu'un lambeau de toile au vent, une bonnette qu'on aurait oublié de charger, pour nous faire faire naufrage.

Le jeune homme s'exprimait avec la netteté et la sang-froid d'un marin consommé.

— Comment, monsieur, dit Rocambole, ce pauvre petit nuage peut-il vous faire présager tout cela ?

— Monsieur, dit le jeune homme en souriant je suis marin, et les marins font au ciel une si constante étude qu'ils se trompent rarement.

— Ainsi, nous allons essuyer une tempête ?

— Terrible, monsieur.

— Sommes-nous réellement en danger ?

— Peut-être.

— Diable ! fit Rocambole, qui, tout brave qu'il était, en so souciait que médiocrement d'aller coucher sous les algues.

— Mon Dieu ! continua le marin avec un sourire plein de mélancolie, nous sommes tellement habitués, nous autres gens de mer, à faire le sacrifice de notre vie, que nous prenons toujours les choses au pis. Mais il peut, se faire que je m'exagère la situation... d'ailleurs le capitaine de ce navire, où je ne suis que passager, moi, sait son métier, son équipage est bon... Et puis, acheva-t-il, étendant la main, Dieu est grand et bon, et d'un souffle il apaise les tempêtes...

— Ah ! dit Rocambole, vous n'êtes que passager à bord ?

— Oui, je suis enseigne de vaisseau de la Compagnie des Indes.

Cette réponse fit tressaillir Rocambole, qui se souvint ces notes du carnet de sir Williams.

— Et vous allez au Havre ?

— Monsieur, répondit le jeune homme, je vais à Paris, où je dois avoir encore une mère et une sœur que je n'ai pas vues depuis dix-huit ans... depuis le jour, acheva-t-il avec une subite émotion, où je me suis embarqué comme mousse, à l'âge de dix ans, sur un navire de la Compagnie des Indes.

A ces derniers mots, Rocambole oublia la tempête prochaine et la perspective d'un naufrage ; il oublia l'univers entier pour regarder évidemment l'homme qu'il avait devant lui. Jamais peut-être, pendant toute sa vie, si fertile cependant en péripéties émouvantes, Rocambole n'avait éprouvé une émotion pareille à celle qui s'empara de lui, lorsqu'il eut entendu les derniers mots prononcés par le jeune marin. Il lui sembla en ce moment que l'avenir, jusque-là enveloppé de ténèbres, s'éclairait à ses regards, et que le mot énigmatique de cet avenir allait jaillir des lèvres de cet inconnu que le hasard plaçait devant lui.

— Ah ! lui dit-il d'une voix dont son interlocuteur, en toute autre circonstance, eût remarqué la subite altération, vous êtes donc Français, monsieur ?

— Oui, fit le jeune homme d'un signe de tête.

Et il se prit à sourire.

— Je comprends, dit-il, que cela vous étonne, de me savoir Français et de me voir au service de la Compagnie des Indes : mais cela tient à des secrets de famille qui ne m'appartiennent pas complètement.

Rocambole répondit par un geste ambigu qui semblait

témoigner à la fois de sa curiosité et de son désir de rester cependant dans les bornes de la discrétion.

Le jeune marin le salua avec courtoisie et lui reprit sa longue-vue des mains :

— Pardon, monsieur, lui dit-il, je vous laisse un moment pour aller chercher dans ma cabine des papiers que je tiens avant tout à sauver du naufrage, si naufrage il y a, papiers qui sont enfermés dans un étui de fer-blanc et avec lesquels, s'il le faut, je me jetterai à la nage.

Rocambole lui rendit son salut, et le laissa s'éloigner. Mais, à partir de ce moment, notre héros n'eut plus qu'une pensée ardente, qu'un but, s'attacher aux pieds du marin, gagner sa confiance, lui arracher son secret, et peut-être...

Le dernier mot des projets de Rocambole était si vague, si ténébreux encore qu'il n'osa se le formuler ; mais il se souvint de sir Williams, du flegmatique et impitoyable sir Williams, qui jadis lui avait dit bien souvent : " La vie est un champ de bataille où, pour triompher, il est nécessaire de faire quelques victimes, ce dont un homme d'esprit se console toujours en pensant que la population du globe est beaucoup trop nombreuse. "

Rocambole arpenta le pont du navire pendant une heure, indifférent à tout ce qui se passait autour de lui :

— Français... murmurait-il, au service de la Compagnie des Indes... ayant quitté Paris depuis dix-huit ans... embarqué comme mousse !... Evidemment, c'est là le fils de cette marquise dont parlait sir Williams, il y a quatre ans, dans ses tablettes...

Et Rocambole, étreint par une ardente et ténébreuse pensée, ne s'apercevait point de la vérité sinistre prophétisée par le jeune marin. En effet, ce petit point grisâtre, ce nuage, qui à l'horizon n'était d'abord perceptible qu'à l'aide d'une longue-vue, avait grandi rapidement.

D'abord il s'était allongé horizontalement comme une bande demi-circulaire, puis il avait graduellement envahi le ciel au milieu duquel la lune jetait tout à l'heure son plus vif éclat ; ensuite, de ses flancs qui prenaient à chaque minute de plus gigantesques proportions, d'autres nuages s'élevaient élançés, aux teintes cuivrées, aux formes tourmentées, et tout à coup la lune avait disparu... En même temps un souffle s'élevait élevé sur les flots, faible d'abord, puissant ensuite, et qui avait passé dans les mâts du navire en leur arrachant de sourds craquements.

— Pour le coup, murmura alors un matelot, nous y sommes, tonnerre !

Cette exclamation arracha Rocambole à sa méditation. Il s'aperçut alors que la tempête arrivait, et il reconnut que les passagers avaient bien le droit d'être épouvantés ; l'équipage, plus aguerri, celui de se montrer soucieux. A cette nuit lumineuse, étoilée, dont le clair de lune permettait d'assister, comme en plein jour, sur le pont du navire, à chaque détail de la manœuvre, avaient succédé les ténèbres... ; au milieu de ces ténèbres à peine dissipées çà et là par le fanal de poupe ou une lanterne, la voix stridente, impérieuse du capitaine, debout sur son banc de quart ; les gémissements de quelques femmes saisies d'effroi, et, dominant tous ces bruits, la grande voix de l'ouragan qui s'élevait au loin, et courait bruyante et sinistre à la crête des lames qui commençaient à s'écheveler et à blanchir d'une écume livide.

— Diable ! pensa Rocambole, il paraît que, décidément, nous ne serons pas au Havre demain matin.

— Priez Dieu, monsieur, répondit une voix, que demain vous soyez de ce monde, et vous aurez déjà obtenu, s'il vous exauce, un assez beau résultat.

Rocambole se retourna, Le jeune marin de la Compagnie des Indes était derrière lui.

Il avait dépouillé son caban de marin, portant pour tout vêtement une chemise de laine, un pantalon de toile et sa cas-

quette d'officier en petite tenue. Seulement, il avait en sautoir un étui de fer-blanc comme en portent les matelots et les soldats en congé. En outre, une ceinture lui entourait la taille, et l'on voyait sortir de cette ceinture le pommeau luisant de deux pistolets et le manche ciselé d'un poignard indien.

— Voilà mon costume de mer, dit-il à Rocambole. S'il faut me jeter à l'eau, mon bagage ne m'embarrassera pas beaucoup.

— Ah! répondit Rocambole, je crois que vous avez pris là d'inutiles précautions. Nous ne sommes pas si près du naufrage que vous le pensez!

— Vous, oubliez que nous sommes dans la Manche, à dix lieues des côtes peut-être; que la violence du vent peut nous pousser sur un récif, que le navire peut toucher et s'entrouvrir... Tenez, voyez-vous avec quelle rapidité impétueuse, malgré ses voiles carguées, le navire court du nord au sud. Écoutez le capitaine, qui est un vieux marin, écoutez-le commander ces manœuvres extrêmes qui annoncent le péril parvenu à sa dernière intensité...

Comme le marin achevait avec ce froid enthousiasme, cette admiration d'un homme qui, toute sa vie, a été bercé par la tempête, le cri de : *Coupez le grand mât!* se fit entendre. Et le grand mât tomba sous la hache et s'étendit sur le pont avec un bruit lugubre. Presque au même instant, le mousse de vigie dans les huniers cria avec effroi : "Terre! terre!"

Rocambole n'hésita plus.

II

Comme nous l'avons dit, lorsque Rocambole vit que le navire allait être infailliblement jeté à la côte, toutes ses irrésolutions cessèrent. Il quitta son jeune compagnon, abandonna le pont, renversant tout sur son passage, et il descendit dans sa cabine, dont il enfonça la porte pour aller plus vite.

Là il s'empara de tous les objets de quelque valeur qu'il possédait. D'abord, les précieuses tablettes de sir Williams; ensuite son portefeuille qui renfermait les titres de rente; enfin, sa bourse, qu'il attacha à sa ceinture.

Puis il se dépouilla d'une partie de ses vêtements, ne conservant que sa chemise et son pantalon, et il remonta sur le pont. Il ne voulait pas perdre de vue le jeune marin de la Compagnie des Indes.

Le désordre, le tumulte, l'effroi, étaient à leur comble sur le pont. Le capitaine lui-même commençait à perdre la tête.

Poussé avec une rapidité que rien ne pouvait désormais plus maîtriser, le navire courait à la crête des lames comme un cheval furieux et libre de tout frein.

Rocambole rejoignit le jeune marin.

— C'est fini, lui dit celui-ci.

— Que voulez-vous dire?

— Que dans une heure, peut-être avant, le navire aura sombré.

Et il étendit la main vers le sud, où un coin du ciel était — Tenez, dit-il, la terre est là... à deux ou trois lieues peut-être. Aucune manœuvre n'arrêtera désormais l'élan du navire, et cette côte, vers laquelle nous courons, est bordée de récifs à fleur d'eau, sur lesquels nous irons certainement nous briser...

Le jeune homme n'acheva point... Un choc épouvantable eut lieu, suivi d'un immense cri de désespoir et d'effroi. Le navire venait de toucher.

— À l'eau! à l'eau!

— Les chaloupes à la mer!

Tels furent les deux cris qui retentirent tout aussitôt.

Mais déjà Rocambole et son compagnon de hasard s'étaient jetés à l'eau et nageaient côte à côte.

— Nous nous sauverons ensemble ou nous périrons ensemble, pensait Rocambole qui était un rude nageur, je ne lâche point ainsi mon marquis...

Ils nagèrent ainsi pendant une heure, luttant, contre les vagues, au milieu d'une obscurité profonde, et entendant toujours les cris de détresse de l'équipage et des passagers qui abandonnaient un à un le navire. Enfin, si bon nageur qu'il fut, Rocambole commença à éprouver quelque lassitude.

— Vous êtes fatigué? lui cria le jeune marin qui le sentit nager moins vite.

— Oui, dit Rocambole.

— Courage! faites un effort, nous ne sommes plus qu'à quelques brasses d'une masse noire que je vois paraître et disparaître au-dessus des flots, selon que les vagues s'élèvent ou s'abaissent.

— Est-ce la terre? demanda Rocambole que ses forces abandonnaient de plus en plus.

— Non, mais un rocher, un flot sur lequel nous pourrions nous reposer.

Tandis que le marin parlait ainsi, Rocambole se disait:

— Allons! mon bonhomme, il ne faut pas aller sombrer comme un imbécile de navire qui touche au port. Songe que tu peux faire mieux qu'aller coucher au fond de l'eau... Tu peux être marquis;

— Cette dernière pensée fit franchir à Rocambole quelques brasses encore, mais cet effort fut le dernier; malgré son énergie morale, il sentit ses membres l'un après l'autre, puis ses yeux se fermèrent.

Il poussa un cri, et il commençait à s'enfoncer et à disparaître sous une vague lorsque le jeune marin, encore plein de force et de vigueur, et qui avait entendu son cri d'alarme, accourut à lui et le saisit par les cheveux...

Mais déjà Rocambole était évanoui.

Lorsque Rocambole revint à lui, son regard étonné rencontra l'ardente clarté du soleil. Aux ténèbres avait succédé le jour; à la tempête, le calme...

Il ne se débattait plus contre la mort, il n'essayait plus d'échapper aux profondeurs béantes de l'Océan... Non, il était couché sur un sable fin, uni, et, en se soulevant avec peine, il reconnut qu'il se trouvait sur un rocher, en pleine mer... et seul! Comment se trouvait-il là? Il eut d'abord quelque peine à rassembler ses souvenirs... Mais, enfin, il se rappela... Il se rappela que, pendant plusieurs heures, il avait énergiquement lutté contre la mort, nageant côte à côte avec le jeune officier de marine; puis que ses forces diminuant peu à peu et faissant par l'abandonner, il s'était cru mort, avait poussé un dernier cri, fermé les yeux et senti sa tête disparaître sous une vague, tandis que la conscience de son existence l'abandonnait.

À partir de ce moment, Rocambole ne se souvenait plus de rien, sinon qu'il lui avait semblé qu'à ce moment suprême, ses cheveux subissaient une étreinte et une traction violente. Mais c'était là son dernier souvenir... Cependant il comprit tout sur-le-champ. Son compagnon d'infortune, plus rude nageur que lui, l'avait sauvé et était parvenu à le déposer sur ce rocher. Qu'était-il devenu lui-même? Avait-il continué sa route vers la terre? Rocambole le craignait un moment, non qu'il fut épouvané de se trouver seul sur un flot de l'Océan, mais parce que avec la vie, ses instincts ambitieux et féroces lui étaient revenus. Echappé à la mort comme par miracle, déjà Rocambole reprenait son rêve d'ambition et d'avenir, et ce rêve reposait sur cet homme qui l'avait sauvé. Le jeune marin disparu, pour pour Rocambole la perte de ce fil conducteur qui, il l'avait audacieusement imaginé, devait lui ouvrir les portes du monde parisien.

Il se leva avec peine, car il était brisé de fatigue et meurtri par les aspérités à fleur d'eau du récif auxquelles il avait dû se heurter plusieurs fois, tandis que son sauveur le traînait évanoui. Mais une fois debout, il put marcher et faire quelques pas pour reconnaître tout à fait le lieu où il se trouvait.

C'était un flot d'un quart de lieue de circonférence, à peu de

distance de la terre ferme, qu'on apercevait à l'horizon, se détachant sur le ciel bleu comme une étroite bande de brumes.

L'îlot était dépourvu de toute végétation et recouvert de coquillages et de moules sur les bords. Quelques oiseaux de mer, des mouettes, des cormorans tourbillonnaient au-dessus, dans l'azur incommensurable du ciel.

Rocambole fit le tour de l'îlot, reconnu avec désespoir qu'il était désert, et il allait demeurer convaincu que son compagnon d'infortune avait pu gagner la terre, lorsque la vue d'un objet luisant au soleil lui arracha un cri de surprise et de joie.

C'était un étui en fer-blanc, celui où, sans doute, le jeune officier de la Compagnie des Indes avait enfermé ses papiers. Après de l'étui, Rocambole aperçut d'autres objets également déposés sur le sable. C'était les pistolets que le marin avait à sa ceinture en se jetant à l'eau, et cette ceinture elle-même. Evidemment le compagnon de Rocambole n'avait pu se dessaisir de tout cela, et l'espoir revint à celui-ci qu'il n'avait point quitté l'îlot et dormait sans doute dans quelque anfractuosité du roc.

Alors il se remit en route et continua ses investigations.

Tout à coup un bruit étranger aux bruits confus de la mer se fit entendre et arriva, faible d'abord, puis plus distinct, aux oreilles du nouveau Robinson. C'était une voix humaine, — qui appelait à l'aide.

Rocambole se dirigea vers l'endroit d'où partait cette voix et aperçut alors une sorte de crevasse au fond de laquelle montaient les plaintes qu'il avait entendues. C'était là que le jeune marin était tombé, et Rocambole, s'avancant jusqu'à la crevasse, put l'apercevoir à huit pieds de profondeur, dans une sorte de cavité circulaire, aux parois à pic et dépourvues de toute aspérité.

— Ah! lui cria-t-il, en voyant Rocambole apparaître au bord de cet abîme en miniature, vous m'avez donc enfin entendu.

— Oui, répondit Rocambole, oui, mon sauveur, et je vais pouvoir, à mon tour...

Et Rocambole s'interrompit pour examiner attentivement le lieu où se trouvait le naufragé.

C'était, nous venons de le dire, une de ces cavités comme la mer en creuse souvent dans les rochers qu'elle bat éternellement de sa lame. Un peu de mousse en recouvrait l'étroit orifice, et le marin y était tombé en voulant faire le tour de l'îlot et chercher, à l'horizon, à découvrir une voile quelconque.

Puis, comme le trou était creusé en manière d'entonnoir renversé, par conséquent plus large au fond qu'à l'orifice, le jeune homme avait essayé vainement d'en sortir et n'était parvenu qu'à déchirer inutilement ses genoux, ses mains et ses ongles qui glissaient sur le roc poli.

— Oh! oh! pensa Rocambole, est-ce que le hasard serait décidément mon esclave ?

— J'ai vu passer un navire au large ce matin, lui dit son compagnon. Vous dormiez, épuisé, et je m'étais couché près de vous. Alors je me suis mis à courir, agitant les mains et, appelant. Dans ma précipitation à gagner l'extrémité de ce récif que le navire semblait vouloir doubler, j'ai fait un faux pas et je suis tombé dans ce trou, où je serais certainement mort de faim, si vous ne m'aviez entendu.

— Heureusement, dit Rocambole, me voilà... mais, ajouta-t-il, comment vous en tirer... Si je saute auprès de vous, trop faible encore pour me l'un ni l'autre, et je crains d'être trop faible encore pour ne pouvoir pencher vous tendre la main, afin de vous hisser jusqu'au bord.

— A vingt pas de l'endroit où je vous ai déposé cette nuit, répondit le jeune homme, vous trouverez mes pistolets, et auprès d'eux ma ceinture et mon étui à papiers. Ma ceinture est en poil de chèvre du Thibet. Elle a huit pieds de longueur et fait cinq fois le tour de mon corps. Elle est solide et ne cassera pas.

— Je vais la chercher, dit Rocambole, dont, en ce moment, une idée infernale traversait le cerveau.

— Vous m'é jetterez un des bouts, acheva le jeune marin, et vous tâcherez de fixer l'autre hors du trou, à quelque anfractuosité du rocher.

— Oui... oui... je cours.

Et Rocambole disparut. Notre héros se vantait en prétendant courir. Il était trop faible et trop exténué pour cela; mais il se dirigea aussi rapidement qu'il le put vers le lieu désigné par le marin, et où, en effet, il avait aperçu les objets mentionnés. Or, pendant le trajet, Rocambole se fit ce beau raisonnement :

— Evidemment, si je ne tire pas mon homme de là, il ne s'en tirera jamais tout seul. Voici un rocher où, bien certainement, une barque de pêche n'aborde pas tous les mois. Si j'étais assez fort, tout à l'heure, pour me rejeter à la nage et gagner la terre avec l'étui de fer-blanc, je pourrais bien être marquis avant vingt quatre heures, un marquis sérieux, avec de bon parchemins et soixante quinze mille livres de rente... Et puis, en fin de compte, ce n'est pas moi qui ai jeté ce jeune homme dans un trou... et je ne suis point obligé de l'en tirer... et d'ailleurs, je suis si faible moi-même, je me serai évanoui de nouveau, en allant chercher la ceinture en poil de chèvre... Allons! Rocambole mon ami, pas de bégueulerie, s'il vous plaît, et puisque l'occasion de devenir un vrai marquis se présente, bah! profitez-en sans scrupules. Il est vrai que ce pauvre marquis de trois étoiles m'a empêché de me noyer cette nuit; que sans lui j'aurais déjà servi de déjeuner à un marsouin, et, bien certainement, à ma place, un philanthrope emploierait tous ses efforts à retirer son sauveur de l'embarras... Mais je suis philosophe, moi, et je suis convaincu que la Providence avait ses vues secrètes en poussant ce jeune homme à me sauver. Elle a voulu sans doute en faire un saint et ajouter son nom au martyrologe.

— Après cette réflexion impie, Rocambole s'assit sur le sable, auprès des objets dont le jeune marin s'était dessaisi un moment pour courir plus vite. Puis il s'empara de l'étui de fer-blanc, l'ouvrit et en laissa échapper les papiers qu'il contenait. Après quoi il se mit à les examiner tranquillement l'un après l'autre. Le premier qui frappa ses regards fut une commission d'enseigne de vaisseau au service de la Compagnie des Indes, au nom de Frédéric-Albert-Honoré de Chanery, né à Paris le 25 juillet 18... et âgé de vingt-huit ans révolus.

— Très bien, pensa Rocambole, après avoir pris connaissance de cette pièce, nous savons à présent que nous nous appelons Frédéric de Chanery et que nous avons servis aux Indes. Continuons à nous instruire.

Une lettre dont la suscription était d'une écriture fine, allongée et trahissant une main de femme, attira sur le champ l'attention de Rocambole. La lettre commençait par ces mots : " Mon cher fils. " Elle finissait par ceux-ci : " Marquis de Chanery. "

— Ma parole d'honneur! murmura le hardi aventurier, sir Williams ne nous avait pas trompés dans ses tablettes, ma mère est bien réellement marquise.

Et il lut au bas de la signature :

" Rue Vaneau, 27, en mon hôtel."

— Parbleu, continua-t-il, sir Williams s'est donné bien inutilement la peine d'écrire ses noms et ses numéros dans une langue inconnue.

Et Rocambole se mit à lire cette lettre d'une mère à son fils : " Mon cher fils, disais la marquise de Chanery au jeune onseigneur de vaisseau, voici seize années que vous m'avez été enlevé, et c'est d'hier seulement que j'ai appris au lit de mort de votre père ce que vous étiez devenu. M. le marquis de Chanery est mort cette nuit en me suppliant de vous faire chercher par le monde entier, moi qui vous croyais mort et pleurerai mon fils depuis seize années.

" J'adresse cette lettre à l'amirauté anglaise dans l'espoir qu'elle vous parviendra tôt ou tard, et que vous accourrez vous jeter dans les bras de votre mère et de votre sœur, selon le vœu de votre père qui, à sa dernière heure, s'est repenti de

son injuste rigueur. Ce n'est qu'à ce moment suprême, mon cher enfant, que j'ai eu enfin le dernier mot de la conduite étrange de votre père. Il y a seize années que M. le marquis de Chamery habitait une mansarde dans les combles de l'hôtel ; il ne m'adressait jamais la parole et me faisait payer par notre intendant une pension de cent louis par an. Mes larmes ; mes prières n'avaient jamais pu triompher de son silence, et je lui ai vainement demandé, jusqu'à son dernier jour, quel pouvait être le mobile de ce genre de vie si extraordinaire.

« Pendant seize années, M. de Chamery et moi nous avons été les époux les mieux vus aux yeux du monde ; jamais dans l'intimité nous n'avons échangé un seul mot ; jamais il n'a mis un baiser sur le front de votre sœur.

« Votre sœur et moi nous l'avons cru longtemps atteint de folie... Hier, hélas ! nous avons eu le secret de cet horrible mystère. Ce secret, mon cher enfant, le voici :

« M. de Chamery, votre père, n'avait, il y a trente ans, d'autre fortune que mille écus de rente et ses épaulettes de colonel de hussards. Il était mon parent éloigné ; j'étais également sans fortune, mais nous nous aimions, et il m'épousa. Vous fûtes le premier fruit de notre amour. Vous aviez cinq ans, lorsque la situation de votre père changea brusquement. Le marquis de Chamery, son cousin, chef de la branche aînée de sa famille et riche à cent mille livres de rente, se fit tuer en duel. Le marquis Hector de Chamery avait trente ans, un caractère fougueux, dominateur, impatient ; il était imbu des principes légers de notre siècle et faisait assez bon marché de la vertu et de l'honneur des femmes. Le marquis était garçon et vivait chez sa mère. Mme de Chamery habitait, l'été, un château situé aux environs de Blois et qu'on nommait l'Orangerie.

« Quelques années après notre mariage et quelques mois avant la mort du marquis Hector de Chamery, votre père fut désigné pour faire partie de l'expédition d'Alger, et, ne voulant point me laisser à Paris toute seule, il me confia à la marquise de Chamery sa parente. Je passai donc à l'Orangerie la fin de l'été et l'automne de l'année 1830. Hector de Chamery s'éprit pour moi d'une passion non moins violente que coupable, et il me fallut tout l'amour que j'avais voué à votre père pour résister aux obsessions, aux persécutions du marquis. Heureusement, mon cher fils, votre père revint. La révolution de Juillet ne lui permettait pas de rester au service. Il avait donné sa démission et voulait demeurer fidèle à son drapeau. Il arriva à l'Orangerie un soir et me dit en m'embrassant :

« — Ma chère enfant, nous sommes pauvres, très pauvres même, mais il faut que nous élevions notre fils ; vous ne rougirez point d'apprendre que j'ai accepté un emploi dans l'industrie. Je suis régisseur de mines considérables qu'une Compagnie va exploiter dans les Vosges.

« — J'irai où vous voudrez, répondis-je avec joie. Nous quittâmes l'Orangerie le lendemain, au grand désespoir du marquis Hector de Chamery qui, deux jours auparavant, m'avait menacée de se brûler la cervelle. Trois mois après, tandis que votre père et moi nous nous installions dans une petite ville des Vosges, le marquis eut une sottise querelle à Paris, sur le boulevard, se battit, eut le poumon traversé d'un coup d'épée, et mourut après huit jours d'horribles souffrances.

« Mais il avait eu le temps de faire un testament, et, par ce testament, il instituait votre père son légataire universel, au détriment, c'est hier seulement que je l'ai appris, d'une sœur de la main gauche, dont nous ignorons l'existence et de laquelle il faut bien que je vous parle pour que vous puissiez comprendre l'abominable conduite de la vieille marquise de Chamery.

« Mme de Chamery, demeurée veuve à vingt-sept ans, n'ayant alors d'autre enfant que le jeune Hector, âgé de trois ans, ne s'était point mariée, car une clause du testament de

son époux défunt la privait, dans ce cas, de la tutelle, et, en outre, de la jouissance de la moitié de la fortune de son fils.

« Mais la marquise avait commis une faute. Une jolie petite fille, élevée en cachette d'abord, puis introduite au château de l'Orangerie comme une orpheline, parente éloignée, avait bientôt concentré sur sa tête toutes les affections de la marquise, tandis que le jeune Hector de Chamery, à qui le secret de sa mère était connu, vouait une haine implacable à cette enfant du déshonneur. Aussi le marquis Hector de Chamery, instituant votre père son légataire universel, au détriment de sa sœur naturelle, souleva-t-il contre nous des tempêtes de haine dans le cœur de sa mère.

« Maintenant, vous comprendrez, mon cher enfant, l'atroce vengeance de cette femme. La fatalité voulut que, trois mois après la mort du marquis, je devinsse mère de votre sœur.

« Cinq ans après, — vous aviez alors dix ans, — la marquise douairière de Chamery mourut dans sa terre de l'Orangerie.

« Votre père, devenu marquis de Chamery, partit sur-le-champ pour aller lui rendre les derniers devoirs et prendre possession de cette portion de sa fortune dont Hector de Chamery avait laissé la jouissance à sa mère...

— Corbleu ! murmura Rocambole, interrompant la lecture de cette lettre, voici une histoire qui est plus intéressante...

Et il continua à lire.

III

« Mon cher enfant, poursuivant la marquise, votre père était absent de Paris depuis huit jours ; lorsque, un soir, vous me fûtes enlevé. Comment ? Par qui ? Ce fut longtemps un mystère pour moi, et, pendant bien longtemps, je crus avoir cru mort. Vous aviez alors dix ans, vous vouliez être traité comme un grand garçon, et, pour satisfaire vos caprices, on vous laissait coucher tout seul au rez-de-chaussée de l'hôtel dans votre chambre.

« Un matin, le domestique chargé de vous éveiller tous les jours, à cinq heures, pour vous faire monter à cheval, entra dans votre chambre et la trouva vide. Cependant, votre lit était soulevé, et il était évident que vous aviez couché dedans. On vous crut dans le jardin, on vous y chercha vainement. L'hôtel fut inutilement fouillé de fond en comble.

« Dans ma douleur, je m'adressai au préfet de police. On bouleversa Paris pour vous retrouver, et jamais le jour ne put se faire sur cette mystérieuse disparition.

« J'écrivis à votre père pour lui annoncer cet affreux malheur. Votre père me répondit une lettre dont le sens banal m'épouvanta. La douleur du père y perçait à peine.

« Au bout d'un mois il revint. Je m'aperçus alors avec terreur que ses cheveux avaient blanchi, et j'attribuai cette horrible métamorphose à la douleur du père pleurant son enfant.

« C'est à partir de ce jour, mon cher fils, que cette existence silencieuse, farouche, pleine de mystère et de terreur pour vous, votre sœur et moi, commença pour votre père. Depuis ce temps, il ne m'a jamais adressé la parole, il n'a jamais embrassé votre sœur, il n'a jamais prononcé votre nom. Il a vécu ainsi seize années.

« Vers le commencement de la semaine dernière, sa santé, déjà fort altérée, nous inspira de vives inquiétudes. Le surlendemain, il se mit au lit, pour ne plus se relever et défendit qu'on nous laissât, votre sœur et moi, pénétrer dans sa chambre. Mais hier matin le curé de Saint-Thomas-d'Aquin, qui lui avait administré les derniers secours de la religion, a obtenu que je pusse arriver auprès de lui :

« — Marthe, m'a dit alors votre père, à mon heure dernière je vous ai pardonné.

« — Pardonnée ! me suis-je écriée. Eh ! que le faute ai-je donc commise, monsieur ?

« Et il y avait tant d'étonnement, de stupour, d'épouvante

dans mon accent, que votre père en a été touché et a murmura :

— Oh ! mon Dieu... mon Dieu ! si la marquise avait menti !

“ Sa main décharnée s'était allongée alors vers l'oreiller et en a retiré un chiffon de papier jauni qu'il m'a tendu. Ce chiffon, mon enfant, c'était une lettre que la vieille marquise de Chamery avait laissée à l'adresse de votre père deux jours avant sa mort, et votre père l'avait trouvée à son arrivée à l'Orangerie.

“ Or, voici ce que contenait cette lettre :

“ Mon cher cousin,

“ Hector vous a institué son légataire universel, et, dans votre naïveté d'honnête homme, vous trouvez tout naturel que la branche cadette des Chamery succède à la branche aînée qui s'éteint.

“ Mais ce n'est point un pareil motif qui a dicté le testament de feu mon fils, il a voulu dépouiller sa sœur Andrée, cette jeune fille qui a aujourd'hui quinze ans, que j'éleve comme une parente éloignée et qui, je puis vous l'avouer, est mon enfant, à moi. Je suis persuadée, mon cher cousin, que vous ferez quelque chose pour cette enfant, à qui je ne laisse, hélas ! que mes économies, — surtout quand vous saurez qu'Hector a aimé madame de Chamery, et que ce n'est point à vous, mais à sa fille, qu'il a laissé cent mille livres de rente

“ Marquise douairière DE CHAMERY. ”

“ Vous comprenez, mon enfant, quel foudroyant effet dut produire cette lettre sur l'esprit de votre père. Je devins à ses yeux la femme qui a foulé aux pieds tous ses devoirs. Votre sœur ne fut plus pour lui que l'enfant du crime et dont la naissance coïncidait avec mon séjour chez cette abominable femme qui avait voulu me déshonorer avant de mourir. Oh ! vous comprenez que lorsque, us pris connaissance de cette lettre, lorsque, à genoux, les mains levées au ciel, j'eus supplié Dieu de donner à ce malheureux vieillard un rayon de foi, de faire qu'il mourût en croyant à mon innocence... Dieu mécouta sans doute, car il fit passer dans ma voix, dans mon geste, dans mon regard, un tel accent de vérité, que votre père ne douta plus.

— Ah ! pardon, pardon, murmura-t-il.

“ Et comme je prenais ses mains et les baisais, il me dit.

— Ne pleurez plus votre fils, madame, votre fils n'est pas mort : c'est moi qui vous l'ai enlevé, la nuit, car je voulais à la fois, — pardonnez-moi, je vous prie, je vous croyais coupable, — je voulais à la fois qu'il ignorât toujours le crime de sa mère et que jamais il ne pût toucher à cette fortune qui, à mes yeux, provenait pour lui d'une source honteuse.

“ Alors, mon fils, votre père me donna quelques détails sur la façon dont il avait pénétré, la nuit, dans l'hôtel, tandis que je le croyais encore à l'Orangerie, et comment, aidé d'un vieux domestique dévoué, il vous avait surpris, vous ordonnant de vous lever et de le suivre au Havre, où il s'était embarqué avec vous pour l'Angleterre. Maintenant, mon cher enfant, je vous écris et vous êtes libre de revenir...”

“ Vous êtes devenu sans doute un bel officier, peut-être vous croyez-vous orphelin et sans fortune... Oh ! reviens, mon fils, reviens... ta mère, qui t'a pleuré pendant seize années, te tend les bras.”

Ici se terminait la lettre de la marquise Marthe de Chamery.

Rocamboles la plaça auprès de la commission d'officier du jeune marquis Frédéric-Albert-Honoré de Chamery, et passa à la lecture d'une autre pièce.

Celle-ci, sans doute de l'écriture de l'officier, formait un petit cahier de huit à dix feuilles couvertes d'une écriture secrète, quoique fort lisible.

En tête de la première page on lisait cette date :

Bombay, 18 Mars.

Et plus bas :

Journal de bord.

Cette pièce commençait ainsi :

“ Nous appareillons dans une heure et le navire à bord duquel me voici simple passager fait voile pour l'Europe. C'est une traversée de cinq mois que nous entreprenons. Pour la première fois je vais me trouver oisif à bord. Je ne suis plus qu'un passager. J'ai donné ma démission d'officier de marine de la Compagnie des Indes, le jour où j'ai appris que j'avais encore une mère et une sœur, et l'arrivée de cette lettre, qui est venue me révéler toute une existence qui semble m'être réservée, a réveillé soudain mes plus lointains souvenirs d'enfance.”

“ En mer, 20 Mars.

“ Je devais avoir environ dix ans alors. Nous habitons un grand hôtel où il y avait un jardin avec des arbres touffus.

“ Je couchais au rez-de-chaussée de l'hôtel, dans une petite chambre qui donnait sur les jardins. Les jardins avaient une petite porte sur la rue de Lille.

“ Une nuit, je dormais profondément, lorsque je fus éveillé en sursaut par une main qui s'appuyait sur mon épaule. J'ouvris les yeux et reconnus mon père !...

“ Mon père était absent de Paris depuis plusieurs jours, et ma mère m'avait dit qu'il ne reviendrait que la semaine suivante. Je fus donc bien étonné de le voir debout, à mon chevet.

“ Mais ce qui me frappa bien davantage encore, ce fut la tristesse profonde que je vis répandue sur son visage.

“ Il était pâle et sévère, lui qui souriait avec bonté d'ordinaire, et je le vis tout vêtu de noir. Il posa un doigt sur ses lèvres pour m'imposer silence. Puis il me dit tout bas :

— Habille-toi, mon fils.

“ Un mouvement qu'il fit me laissa voir derrière lui un vieux domestique de la famille, ancien soldat, qui me donnait des leçons d'équitation.

“ Comme mon père, cet homme était triste et grave.

“ J'obéis, et comme, encore engourdi par le sommeil, je n'allais pas assez vite, le vieil Antoine m'aidera et m'enveloppa dans mon manteau. Alors mon père me prit par la main.

— Viens, me dit-il.

“ Et il me fit sortir de ma chambre par une porte qui donnait sur le jardin. Ensuite il se retourna vers Antoine.

— Tu sais mes recommandations ? fit-il.

— Oui, monsieur, répondit Antoine.

“ Nous traversâmes le jardin et arrivâmes à la petite porte qui donnait sur la rue de Lille.

“ Là, mon père prit une clef et ouvrit cette porte. J'étais saisi d'étonnement et presque d'effroi. Je ne savais où mon père me conduisait, et je finis par lui dire :

— Mais, papa, où allons-nous ?

— Faire un voyage, me répondit-il.

— Avec maman ?

A ce mot je le vis pâlir.

“ ... Non, me dit-il brusquement. Puis il ajouta : — Tu n'as plus de mère.

“ Et comme je cherchais à m'expliquer ces sinistres paroles, il me fit sortir du jardin, dont le vieil Antoine, demeuré en dedans, referma la porte sur nous.

“ Dans la rue, il y avait une chaise de poste qui stationnait

à quelques pas. Mon père m'y fit monter, s'assit auprès de moi et cria au postillon :

— Allez !

« La chaise de poste sortit de Paris au grand trot, roula toute la nuit, puis la moitié du jour suivant, s'arrêta une heure à la porte d'une auberge où nous primes quelque nourriture, reparti et atteinait vers le soir une ville au bord de la mer et entourée d'une forêt de navires.

— Nous sommes au Havre, me dit alors mon père.

Nous couchâmes dans un hôtel, sur le port. Le lendemain, tandis que je dormais encore, mon père sortit. Il revint deux heures après, suivi d'un homme qui portait un habit rouge. C'était un officier de la marine anglaise.

« Alors mon père me prit sur ses genoux et me dit :

— Mon enfant, on a pu te dire que tu étais riche, mais on t'a menti. Tu es pauvre, et tu dois noblement porter le nom que je t'ai transmis. Je te confie à monsieur, il fera de toi un homme, un brave et digne officier comme lui. Tu vas le suivre.

— Mais maman ! m'écriai-je.

— Ta mère est morte, me dit-il avec un accent de rage.

« Le lendemain, je fus embarqué comme mousse. »

Là s'arrêtait la première note de voyage du jeune marquis Albert-Frédéric-Honoré de Chamery.

Rocambole interrompit sa lecture.

— Pour le moment, se dit-il, voilà des documents qui me suffisent à établir que la marquise des tablettes de sir Williams et celle de Chamery ne sont qu'une seule et même marquise. Or donc, le fils attendu et destiné à avoir soixante-quinze mille livres de rente, c'est lui. Eh ! mais, acheva Rocambole, il me semble qu'il est dans un joli petit trou d'où il ne sortira qu'avec ma permission et mon assistance. Bah ! je ne suis pas homme charitable, moi...

Il jeta alors un regard sur la mer, explorant tour à tour les quatre points cardinaux. La mer était redevenue calme, le ciel était pur, aucune voile ne se montrait à l'horizon.

— Il est évident, se dit Rocambole, que dans l'état d'exténuation et de faiblesse où se trouve ce pauvre marquis de Chamery, si on ne vient à son aide, il sera mort dans quelques heures. Je ne vois ni barque ni navire qui fasse mine de s'approcher de notre modeste écueil ; il est même probable que ce n'est qu'en cas de mauvais temps qu'un bateau pêcheur y accoste. Or, le temps est superbe. Donc, ce ne sera que demain, ou dans huit jours, ou jamais, qu'un marin, en se promenant sur l'îlot, découvrira le corps du pauvre diable. Donc, ceci me dispense de commettre une vilaine action, c'est à dire de tuer ce pauvre marquis de Chamery, dont l'existence me paraît inutile.

Rocambole remit alors tous les papiers du jeune marin dans l'étui de ferblanc, passa l'étui à sa ceinture, ainsi que les pistolets et cette écharpe que l'infortuné avait cru devoir être son instrument de salut. Puis il monta sur un rocher qui surplombait la mer.

À deux lieues à l'horizon, on voyait distinctement la terre de France.

— J'ai une bonne trotte à faire, murmura Rocambole, mais cette fois je me souviendrai de Bougival et de la machine de Mariy. D'ailleurs, quand on se nomme le marquis de Chamery, officier de marine au service de la Compagnie des Indes, on doit être bon nageur...

Et Rocambole prit son élan et se jeta à la mer avec le courage d'un homme qui va chercher un marquisat et soixante-quinze mille livres de rente.

IV

Un jour de mardi gras à Paris, vers trois ou quatre heures de l'après-midi la foule était compacte sur le boulevard Saint-Martin, tout entière occupée, non à regarder passer les sacrés et les voitures emplis de gens masqués, comme on aurait pu le croire, mais à suivre attentivement de Peit et de Poreille les parades de quelques saltimbanques établis, eux et leur baraques, sur un terrain vague situé entre la rue du Château-d'Eau et celle du Faubourg-du Temple.

À cet endroit même où s'élevait aujourd'hui une caserne, une dizaine de petits théâtres forains construits côte à côte se disputaient les faveurs de la foule. L'un d'eux, cependant, paraissait faire à ses voisins une redoutable concurrence. Les amateurs montaient les cinq marches de son escalier extérieur et disparaissaient deux par deux, quelquefois quatre par quatre, et presque sans interruption, derrière le rideau, qui cachait bien des mystères, sans doute, à ceux qui n'avaient pas quinze centimes pour les pénétrer. C'était une grande baraque peinte en jaune et vert, devant laquelle une jeune fille vêtue d'un maillot rouge et d'une jupe de velours dansait avec des castagnettes, au son d'un tambour de basque, et interrompait parfois sa danse et sa chanson pour débiter à la foule l'étrange annonce que voici :

— Entrez, mesdames, entrez messieurs, vous allez voir O'Penny, le grand chef indien tatoué, à qui ses ennemis ont coupé la langue et crevé les yeux. Entrez, messieurs, entrez, mesdames ! cela ne coûte que quinze centimes et mérite certainement d'être vu.

La jeune fille reprenait ses castagnettes, dansait un boléro, retombait, après une merveilleuse pirouette, sur ses deux pieds et continuait en ces termes :

« Entrez, mesdames et messieurs ! O'Penny est un homme sauvage des terres australes dont je vais vous dire l'histoire sur l'air des musiciens de son pays.

Alors la jeune bohémienne arrachait le tambour de basque des mains du saltimbanque vêtu de bleu et de jaune comme la barque et qui, jusque-là l'avait accompagnée ; puis, promenant ses doigts lentement sur le chagrin du tambour, elle chantait ou plutôt déclamaient les paroles bizarres que voici :

« O'Penny est un grand chef, vaillant au combat, prudent au conseil, comme le serpent bleu son ancêtre.

« O'Penny est monté, la lune derrière, dans sa pirogue, avec trente de ses guerriers, et il est parti pour l'île de Nan-Kiva, où règne son mortel ennemi, le Grand-Vautour.

« Cependant, ce n'est point le royaume de Nan-Kiva que O'Penny convoite, ce n'est pas le collier de perles que le Grand-Vautour porte à son cou... »

Ici, la jeune bohémienne jugeait convenable de s'interrompre et disait en se remettant à danser :

— Entrez, mesdames ! entrez, messieurs ! on vous dira la fin de l'histoire à l'intérieur du théâtre, en présence du chef O'Penny.

Et la foule entrait et sortait, un quart d'heure après, convaincue qu'elle avait vu un chef saur des races australiennes, un Peau-jaune du Pacifique.

Or, parmi les spectateurs qui demeuraient au dehors et étaient gravement et tour à tour leur curiosité et leur goussot, un jeune homme fort bien mis, ganté de lilas et le puros aux lèvres, après s'être approché d'abord dans l'aniqué but de logner la jeune saltimbanque qu'il trouvait jolie, s'était pris tout à coup à écouter sa parade avec une certaine attention. Puis, comme la jeune fille annonçait que la suite de l'histoire du chef australien O'Penny ne serait contée qu'à l'intérieur de la baraque, il prit bravement son parti, monta les cinq marches et jeta cinq francs dans le bonnet de l'homme qui remplissait à la porte les fonctions de contrôleur :

— Votre monnaie, monieur ? lui cria la saltimbanque.

Mais le jeune homme entra sans paraître avoir entendu, et il pénétra dans le théâtre forain.

A l'intérieur, la barque formait une grande salle garnie de bancs, au centre de laquelle on avait laissé un espace libre protégé par une galerie en bois à hauteur d'appui. C'était là l'extrême limite que les spectateurs ne pouvaient franchir. Au milieu de cet espace se trouvait une sorte de trône garni de vieux velours éraillé et de parures de cuivre qui, à trois pas de distance, scintillaient comme des paillettes d'or. Sur ce trône était O'Penny, la tête couronnée de plumes de coq et de perroquet réunies en forme de diadème, vêtu d'un pagne jaune, les jambes et le torse nus, et les épaules dérisoirement couvertes d'un arc et d'un carquois.

Un cri d'horreur échappait ordinairement à chaque spectateur, tant le visage du chef australien était quelque chose de hideux et d'épouvantable. Qu'on s'imagine un visage couvert de tatouages bleus, rouges, verts, livides; des yeux fermés à moitié, derrière les paupières tuméfiées desquels semblait glisser un dernier rayon de vue; une bouche dont la lèvre supérieure était percée verticalement au-dessous du nez et garnie d'un anneau de cuivre, dont le nez et les oreilles portaient également des bagues ou des amulettes. O'Penny se tenait immobile dans l'attitude d'un homme à qui tout est désormais indifférent, et qui ne sait même pas qu'il est l'objet de l'attention universelle. Derrière lui, le maître de la barque reprenait l'histoire du chef australien, juste à l'endroit où l'avait laissée la jeune fille, et il expliquait à son public comme quoi O'Penny, étant devenu amoureux de la femme du Grand-Vantour, son ennemi avait essayé de la lui ravir. Mais alors O'Penny était tombé au pouvoir du Grand-Vantour; il lui avait coupé la langue, crevé un œil, car de l'autre, il y voyait encore un peu, tout juste ce qu'il fallait pour se conduire, un bâton à la main, et l'avait ensuite vendu à un capitaine, marin anglais, lequel, l'avait amené en Europe.

Or, le jeune homme aux gants lilas, qui s'était laissé séduire par la parade de la jolie bohémienne, après avoir éprouvé, comme tout le monde, un premier sentiment de répulsion à la vue de cette horrible figure, s'était pris ensuite à la considérer avec une tenace attention. On eût dit qu'il cherchait, au milieu de ces ravages, à reconstituer dans son esprit les traits primitifs du chef australien.

Cet examen dura pour lui plus d'une heure. Il semblait attendre que le chef fit un mouvement, ou essayât d'articuler un son...

Mais O'Penny demeurait impassible.

Enfin l'élégant jeune homme, qui ne s'était point aperçu que les spectateurs n'avaient cessé de se succéder depuis une heure, et que le propriétaire du monarque vaincu recommençait pour la vingtième fois sa légende, se décida à faire un signe au saltimbanque afin d'attirer son attention.

Le saltimbanque, peu habitué à voir des gants à son public ordinaire, s'arrêta tout court, regarda le jeune homme avec une sorte d'orgueil mélangé de reconnaissance et, à tout hasard lui dit :

— Je suis à vos ordres, monsieur le comte.

— Je ne suis pas comte, répondit le jeune homme à haute voix. Je veux simplement vous faire une question.

En parlant ainsi, son regard ne quittait point le visage du chef australien, et il lui sembla que, tandis qu'il parlait, ce visage avait éprouvé un léger tressaillement.

— J'écoute, monsieur le...

Le saltimbanque hésita, mais en homme convaincu que son spectateur extraordinaire devait porter un titre.

— Monsieur le marquis, dit simplement le jeune homme aux gants lilas.

— J'écoute, monsieur le marquis, répondit le saltimbanque.

— Votre chef sauvage entend-il les langues européennes ?

— Il entend l'anglais.

— Très bien.

Et le jeune homme, peu soucieux du mouvement de curiosité qui se produisait autour de lui parmi le reste des spectateurs, adressa, en anglais, la parole au chef australien :

— Seigneur O'Penny, lui dit-il, vous plairait-il de me dire à bord de quel navire vous êtes venu en Europe? Etiez-vous sur le *Fulton*, la *Persévérante* ou le *Fowler* ?

A ce dernier mot O'Penny tressaillit vivement, fit un brusque mouvement sur son trône, et le saltimbanque s'écria :

— Vous le voyez, mesdames et messieurs, O'Penny comprend l'anglais, et s'il avait encore sa langue, il aurait répondu à monsieur le marquis.

Mais monsieur le marquis n'avait point attendu l'exclamation du saltimbanque, il s'était esquivé hors de la baraque. Le jeune homme aux gants lilas se pencha, en sortant, à l'oreille de la bohémienne.

— Ma chère enfant, lui dit-il, voulez-vous gagner dix louis ?

— Oh ! oui, monsieur, fit-elle ébouée. Qu'en faut-il faire ?

— Où demeurez-vous ?

— Là, monsieur ; je suis la femme du paillasse, répondit-elle ingénument en montrant le théâtre forain. Nous gardons O'Penny la nuit, tandis que le maître va coucher en ville. Il a une chambre à la Grande-Villette.

— A quelle heure fermez-vous ?

— A minuit.

— Très bien. Si, à deux heures du matin, je frappe à la porte de votre baraque, vous ou le paillasse, votre mari, m'ouvrirez-vous ?

— Oui, répondit la bohémienne étonnée.

Le jeune homme laissa tomber un louis sur le tambour de basque, et fendit la foule, scandalisée de cette séduction en plein vent.

La bohémienne, oubliant un peu sa parade, le vit s'éloigner, traverser le trottoir et monter dans un élégant phaéton attelé d'un cheval anglais, que gardait un joli groom, haut de trois pieds et demi et vêtu de bleu.

— Voilà bien ces fils de famille ! s'écria, dans la foule, une grosse femme sur le retour, c'est-à-dire comme des valets de guillotino, cela veut corrompre la jeunesse en plein soleil !

— Taisez donc votre bec, la vieille, riposta le paillasse du haut de ses tréteaux, vous troublez le spectacle... Allons, la musique !

Et le mari philosophe reprit le tambour de basque des mains de sa folâtre moitié, qui continua tranquillement sa parade.

A deux heures du matin, en dépit des bals masqués que donnaient les théâtres voisins de la Gaîté et de l'Ambigu, le boulevard était à peu près désert en cet endroit, où dans la journée, les baraques des saltimbanques avaient constamment attiré la foule.

Un coupé s'arrêta juste en face de celle où l'on montrait le chef australien O'Penny. Un jeune homme, enveloppé dans son paletot, le menton enfoui dans un vaste cache-nez, descendit de la voiture, marcha droit à la baraque, qui était hermétiquement fermée, mais à travers les fentes de laquelle glissait un faible rayon de clarté, gravit les cinq marches et frappa doucement à la porte.

— Qui est là ? demanda à l'intérieur la voix jeune et fraîche de la bohémienne.

— Celui que vous attendez, répondit le jeune homme.

La porte s'ouvrit et le jeune homme entra.

La salle de spectacle avait été convertie en dortoir.

Le jeune homme vit la bohémienne assise, les jambes pliées sous elle, sur une sorte de grabat qui attachait la prétention d'être le lit conjugal du paillasse et de sa jeune et séduisante moitié. Puis, un peu plus loin, à l'autre extrémité de la salle, il aperçut, à la lueur d'une chandelle placée sur une table encore convertie des restes d'un maigre souper, le cher austra-

lieu. O'Penny, qui dormait sur une botte de paille recouverte d'une méchante couverture.

Quant au paillasse, il était absent.

— Mon mari est allé reconduire le maître, qui était un peu casquette, dit la bohémienne avec un grand calme.

— Ma chère enfant, dit le jeune homme en fermant la porte, laissez-moi vous dire d'abord que, bien que vous soyez jolie à croquer, ce n'est pas précisément dans l'intention de vous le dire que je suis venu ici.

La bohémienne fit une petite moue de circonstance; le jeune homme tira dix louis de sa poche et les aligna sur la table avec la dextérité d'un croupier de roulette.

— Voilà d'abord ce que je vous ai promis, dit-il. Maintenant, causons. Je désire avoir quelques renseignements sur votre sauvage.

— Ah ! monsieur ! dit la bohémienne de plus en plus étonnée de la tournure que prenait ce rendez-vous, je ne sais rien sur ce mornicaud que ce que vous m'avez entendu dire au public. Il n'y a pas longtemps que nous sommes, Fanfreluche et moi, au service de M. Bobino.

— Qu'est-ce que Fanfreluche et qu'est-ce que Bobino ? demanda le jeune homme avec sang-froid.

— Fanfreluche, c'est le paillasse... mon mari.

— Et Bobino ?

— C'est le patron.

— A merveille.

— Fanfreluche et moi nous étions hercules et nous dansions sur la corde. Mais le métier ne vaut plus rien et on ne dine pas tous les jours. Alors, il y a trois mois, à Boulogne, nous avons rencontré M. Bobino qui venait de Londres avec son sauvage, et il nous a pris avec lui. Il nous donne vingt francs par mois à chacun et nous entretient.

— C'est peu, fit le jeune homme. Ainsi vous ne savez pas où a été acheté ce sauvage ?

— A Londres, je crois. Mais M. Bobino est un homme qui ne dit jamais rien.

— Écoutez donc, mon enfant : si on vous donnait mille francs pour laisser emmener le sauvage, accepteriez-vous ?

— Mille francs ! s'écria la bohémienne étourdie, ah ! je suis bien sûre que Fanfreluche vous donnerait M. Bobino et sa baraque par-dessus le marché.

— Eh bien, reprit le jeune homme qui ouvrit un portefeuille et en retira deux billets de cinq cents francs, je vais l'éveiller et lui demander s'il veut venir avec moi...

— Mais, monsieur, s'écria la jeune femme au comble de la joie et de la stupeur, qu'en voulez-vous faire, mon Dieu ? Vous n'avez pourtant pas l'air d'un homme qui fait métier de montrer ces horreurs ?

— C'est ce qui vous trompe, répondit le jeune homme ; je suis directeur du Cirque impérial de Saint-Pétersbourg.

Et il se dirigea vers le grabat où dormait le chef sauvage :

— A propos, dit-il, se retournant vers la bohémienne, savez-vous l'anglais ?

— Non, monsieur.

Il frappa sur l'épaule d'O'Penny et l'éveilla.

— M. le marquis de Chamery, dit-il, désire présenter ses hommages respectueux à l'infortuné baronnet sir Williams.

A ce nom, O'Penny bondit sur son grabat et se dressa comme s'il eût été agité par un fil électrique. Le visage et l'attitude d'O'Penny eurent alors quelque chose d'effrayant à voir. Au son de cette voix, à ce nom qui, sans doute, depuis longtemps n'avait résonné à son oreille, le prétendu chef australien éprouva une de ces commotions terribles que nul ne saurait traduire. Il essaya de parler et ne parvint qu'à laisser échapper un hurlement.

L'œil qui, chez lui, y voyait faiblement encore, concentra toutes ses facultés et darda son rayon à demi éteint sur l'homme qui venait de l'éveiller ainsi.

— Allons, mon pauvre vieux, dit le marquis de Chamery, rassieds-toi donc, je vois que tu me reconnais et nous allons causer à notre aise.

Et il appuya une de ses mains sur l'épaule du sauvage et le força à s'asseoir sur son grabat. Après quoi celui qui s'intitulait ainsi le marquis de Chamery retourna près de la bohémienne, dont l'étonnement, si grand déjà, s'était encore accru en voyant le sauvage O'Penny dresser l'oreille aux paroles du jeune homme, comme un vieux destrier de bataille, devenu cheval de charrue, se relève et hennit aux sons lointains du clairan.

— Ma petite, lui dit-il, vous m'avez affirmé que vous ne saviez pas l'anglais ?

— Oui, monsieur.

— Croyez-vous à quelque chose ?

— Je crois à Dieu.

— Eh bien, levez la main et jurez-moi que vous avez dit vrai.

— Je le jure ! dit la bohémienne avec un accent de franchise auquel il était réellement impossible de se méprendre.

— Votre mari non plus ?

— Mon mari pas plus que moi.

Le marquis de Chamery retourna auprès de l'homme tatoué et lui dit, toujours en anglais :

— Sois calme, mon vieux, je suis ton ami, et je vois bien que tu as reconnu ton petit Rocambolo, celui qui t'appelait *mon oncle*. Et puisqu'on ta rogné ta *parlotte*, je ferai les demandes et les réponses.

Le sauvage continuait à s'agiter sur sa botte de paille : mais son horrible visage semblait avoir pris subitement une expression de joie farouche.

Le marquis continua :

— Je t'ai pleuré pendant cinq années, mon pauvre vieux, et je m'étais bien figuré, ma parole d'honneur, que les sauvages t'avaient mis à la broche. Mais je vois qu'il se sont contentés de te tatouer, opération qui, réunie à celle que t'avait fait subir cette excellente Baccarat...

Le marquis s'arrêta et voulut juger de l'effet que ce nom produirait sur l'homme tatoué.

Celui-ci se prit à frissonner, et un rugissement de fureur s'échappa de ses lèvres crispées.

— Bien ! très bien... murmura le jeune homme, je vois qu'ils ne t'ont pas trop abruti et qu'il reste encore chez toi quelque chose de sir Williams... Très bien ! très bien !...

Et il passa de nouveau sa main sur l'épaule d'O'Penny d'un air caressant :

— Le fait est, *mon oncle*, poursuivit-il, que tu n'est plus le séduisant vicomte Andrea, le joli baronnet sir Williams, l'homme dont les belles filles raffolaient. Les sauvages et Baccarat t'ont si bien défiguré qu'il a fallu mes entrailles filiales pour te reconnaître... dont Ah ! c'est une drôle d'histoire, celle-là, et, parole d'honneur ! cela ferait croire à la Providence, dont nous nous moquions si fort autrefois.

Le marquis de Chamery, ou plutôt Rocambolo, car c'était lui, s'assit familièrement sur le grabat d'O'Penny et continua :

— Figure-toi que, dans la journée je passais en tilbury sur le boulevard, regardant à droite et à gauche. Une belle fille, ma foi ! celle qui te garde, m'a tiré l'œil. Tu sais que je suis toujours un peu... *folâtre*.

Et Rocambolo souligna le mot par un clignement d'yeux.

— Je t'es suis approché, reprit-il. La belle fille racontait ton histoire à sa manière. Cette histoire m'a intrigué. Bah ! me suis-je dit, il faut que je vois comment ils sont, ces affreux sauvages de l'Australie, qui m'ont mangé tout rôti mon pauvre oncle sir Williams... Et je suis entré... Et je t'ai reconnu !

Une fois de plus, Rocambolo frappa sur l'épaule du chef australien d'une façon amicale :

— Tu comprends bien que, alors, mon oncle, je me suis dit

tout de suite que le marquis de Chamery ne pouvait laisser son parent, son bienfaiteur, l'homme à qui il doit tout, dans la position misérable où je te trouve...

Ce nom de Chamery paraissait produire sur l'affreux visage de l'homme tatoué une impression identique à celle que produit un souvenir à demi effacé, et qu'un seul mot évoque tout à coup.

Rocamboles devina sa pensée.

— Ah ! dit-il, cela t'étonne de me voir marquis de Chamery... C'est un nom qui t'est bien connu, n'est-ce pas ? Il était sur tes tablettes.

A ces mots encore, le sauvage parut tressaillir :

— On te contera tout cela, mon vieux ; mais pour le moment soyons sérieux, et dépêchons-nous...

O'Penny continuait à fixer sur Rocamboles son oeil à demi éteint, avec une sorte de ténacité.

— Voyons, reprit celui-ci, je suppose que tu ne tiens pas beaucoup à rester ici ?

— Non, fit le sauvage d'un signe de tête où semblaient se révéler les horribles souffrances qu'il avait éprouvées en compagnie des saltimbanques.

— Et tu préfères encore venir avec moi, qui te soignerai comme un coq en pâte, n'est-ce pas ?

— Oui, fit le sauvage d'un nouveau signe de tête.

— Eh bien ! allons-nous-en tout de suite, ton maître pourrait bien revenir, et il faudrait parlementer encore.

Et Rocamboles, s'adressant à la bohémienne, lui dit :

— Tu as bien un manteau à me vendre, n'est-ce pas, la petite ?

Et il jeta un onzième louis sur la table.

— Voilà celui de Fanfreluche, monseigneur ; il n'est pas neuf, comme vous voyez.

— Bah ! fit Rocamboles, à la campagne !

Il le plaça sur les épaules d'O'Penny, qui se laissa envelopper avec la docilité d'un enfant. Puis, avisant dans un coin la coiffure de plumes du pauvre phénomène, il la lui mit sur la tête avec le soin que prendrait une camériste à coiffer sa maîtresse.

— C'est mardi-gras, mon vieux, continua-t-il en anglais, et pour aujourd'hui tu peux sortir sous ce costume. On va te prendre pour le Californien du bal de l'Opéra.

Alors le prétendu marquis de Chamery roula les deux billets de cinq cents francs dans ses doigts, les laissa tomber délicatement dans la main de l'épouse illégitime du paillasse Fanfreluche.

— Adieu, petite, lui dit-il, si nous nous revoyons jamais, je renouvellerai volontiers connaissance avec toi.

La bohémienne ouvrit la porte de la baraque.

— Allons ! viens, mon oncle, dit Rocamboles, qui prit O'Penny par le bras, l'entraîna hors du théâtre forain, lui fit traverser le trottoir et le conduisit à son coupé.

Le cocher descendit de son siège, ouvrit la portière et demanda :

— Où va monsieur le marquis ?

— Rue de Suresnes, répondit Rocamboles.

Le coupé partit.

V

Une fois installé auprès du sauvage, Rocamboles reprit ainsi la conversation :

— Maintenant, mon vieux, venons à notre aise. Nous sommes seuls. Je te disais donc que je me nommais le marquis de Chamery, n'est-ce pas ?

Un son inarticulé qui pouvait passer pour une affirmation fut la réponse du pauvre mutilé.

— Oh ! poursuivit Rocamboles, c'est une histoire assez longue. Figure-toi d'abord que ton philanthrope de frère, le comte de Kergaz...

O'Penny fit un soubresaut sur le coussin du coupé.

— Très bien, dit Rocamboles, je vois que tu as rapporté tes petites haines des terres australes. Tu es encore un peu le sir Williams que j'ai connu... très bien.

Et le faux marquis de Chamery continua :

— Figure-toi donc que le comte de Kergaz, avec qui je me battis une heure après l'avoir quitté, savait aussi bien que moi cette fameuse botte secrète qu'on nomme le coup de mille francs, et la preuve c'est qu'il m'étendit tout de bon long et que je faillis en crever, tandis que mademoiselle Baccarat te faisait ton affaire. Mais M. de Kergaz fit bien les choses. Après m'avoir aux trois quarts occis, il éprouva le besoin de me faire soigner. Je passai un mois à Kergaz en compagnie d'un honnête médecin qui me guérit. Quand je fus en état de partir, je me souvins que tu avais des tablettes sur lesquelles tu consignais des choses intéressantes : je fouillai le château et je trouvai tes tablettes... Comprends-tu ? Or, achève Rocamboles, c'est dans tes tablettes que j'ai trouvé le germe de l'affaire Chamery. Le hasard m'a un peu servi, je me suis aussi aidé beaucoup, et me voici marquis de Chamery.

Alors Rocamboles raconta à son compagnon ce que nous savons déjà, c'est-à-dire sa rencontre à bord de la *Yvette* avec le véritable marquis Frédéric Albert-Honoré de Chamery, officier de marine au service de la Compagnie des Indes ; puis leur naufrage, leur séjour sur un récif, et ce qui s'en était suivi.

— Tu comprends bien, mon cher oncle, continua-t-il, que ce n'est pas le tout de bien s'assurer que le vrai marquis de Chamery ne disparaîtra jamais, de lui ressembler assez pour que, à dix-huit ans de distance, personne ne puisse refuser de vous reconnaître, et de posséder tous les papiers nécessaires à la justification de son identité. Le marquis avait passé sa jeunesse aux Indes, où je n'avais, moi, jamais mis les pieds. En outre, il avait été marin. Il me fallait faire mon éducation. Or, comme j'avais, outre les papiers du marquis de Chamery que je me gardai bien de montrer, les papiers bien en règle de sir Arthur, ce fut avec ceux-ci que je me présentai aux autorités maritimes de Fécamp, et que, le lendemain, je repartis pour l'Angleterre. A Londres, je trouvai un bonhomme de sergent dans les cipayes indiens, qui avait obtenu son congé définitif et cherchait un emploi. Je le pris à mon service en qualité de secrétaire. Mon homme savait l'Inde par cœur. De Londres, nous allâmes à Plymouth. Là, je me mis à fréquenter marins, officiers ou matelots, j'achetai des livres de théories, les je suivis en amateur les cours de *midshipman* et, au bout de six mois, mon éducation de marin était consommée et je connaissais les Indes anglaises sur le bout du doigt. Alors je renvoyai mon secrétaire, passai une légère couche de safran sur mon visage, afin de constater les effets d'un soleil torride. Puis, dépouillant le vieil homme, c'est-à-dire sir Arthur, je retournai d'abord à Londres, où l'amirauté visa sans difficulté tous les papiers du marquis de Chamery ; ensuite je m'embarquai pour la France.

Rocamboles en était là de son récit, quand le coupé s'arrêta.

O'Penny et son conducteur étaient arrivés rue de Suresnes. Rocamboles descendit le premier et donna la main à l'homme tatoué :

— Je vais te conduire à mon pied à terre, lui dit-il ; tu sens bien que M. le marquis de Chamery habite son hôtel rue de Verneuil ; mais il a un entresol *incognito* où il reçoit ses amis...

Et Rocamboles sonna à la porte d'une maison de belle apparence.

La porte s'ouvrit.

Le prétendu marquis poussa le sauvage dans le vestibule, dont le gaz était éteint depuis longtemps, cria au portier qui, dans l'ombre, demandait le nom du retardataire : " C'est moi, monsieur Frédéric," prit la rampe et conduisit O'Penny à l'entresol, où il avait fait décorer un joli petit appartement dans

lequel il laissait toujours un valet de chambre, lequel ne l'appelaient, comme le portier, que M. Frédéric.

Le valet de chambre, réveillé en sursaut par le coup de sonnette de son maître, recula stupéfait et presque effrayé à la vue de l'horrible visage d'O'Penny.

Mais Rocambole lui dit d'un ton bref et impérieux :

— Tu vas courir chez le docteur Albot, mon médecin, qui demeure à dix pas d'ici, rue Miromesnil ; tu le feras lever et l'amèneras.

— Oui, monsieur, répondit le valet qui sortit, monta dans le coupé de son maître et courut chez le médecin.

Pendant ce temps Rocambole introduisait O'Penny dans sa chambre à coucher, où il y avait un bon feu.

— Ecoute, mon vieux, lui dit-il en le faisant asseoir dans un grand fauteuil, tu dois avoir faim et soif, depuis le temps que tu ne manges ni ne bois à ton saül, je vais te servir un reste de pâté et un verre de bordeaux. Cela te rappellera notre bon temps de club des Valets-de-Cœur, quand tu venais chez ton petit Rocambole te dédommager d'avoir mangé des haricots à l'huile à la table de Kergaz.

Et Rocambole alla dans la salle à manger et revint au bout de quelques minutes, portant dans ses bras une petite table toute servie, qu'il plaça devant l'homme tatoué.

— Pauvre vieux ? poursuivit-il en s'asseyant près de lui, tu y vois si peu qu'il faudra que je te serre comme un enfant.

Et tandis que le sauvage portait avec une avidité de bête fauve affamée ses mains sur les aliments qu'on lui servait, Rocambole ajouta :

— Je viens d'envoyer chercher mon médecin. Je vais lui arranger une petite histoire préalable et te mettre entre ses mains. Il ne te rendra pas beau garçon, c'est évident ; mais il fera peut-être disparaître tous ces tatouages, et ce sera toujours ça. Tu deviendras un bonhomme que l'explosion d'une mine ou d'un bateau à vapeur a mis en cet état.

Comme Rocambole achevait, il entendit ouvrir la porte extérieure de son appartement. C'était le valet de chambre qui entra, suivi du docteur.

— Reste là, mon oncle, dit le jeune homme, je vais préparer mon médecin au spectacle peu agréable de ta figure.

Il laissa O'Penny mangeant avidement dans sa chambre à coucher, et passa dans le salon où le docteur Albot l'attendait.

Le docteur était un maître, né à la Guadeloupe, qui après avoir longtemps exercé au Brésil et dans le Paraguay, était venu chercher fortune à Paris, en se donnant une spécialité, la guérison de toutes les maladies engendrées sous les tropiques. Il avait réussi.

— Bonjour, docteur, dit Rocambole ; je vous demande pardon de vous avoir fait lever...

— Nullement, monsieur le marquis, répondit le maître avec les marques d'un profond respect. J'allais rentrer chez moi lorsque j'ai rencontré votre valet de chambre.

— Docteur, poursuivit Rocambole, avez-vous un remède certain contre les tatouages ?

— Comment l'entendez-vous, monsieur ? demanda le docteur.

— Je m'explique mal et je devrais dire : pensez-vous que les tatouages puissent s'effacer ?

— Quelquefois. Cela dépend. Ceux qui sont faits avec la teinture d'arbres de l'Australie finissent par disparaître à l'aide de certains réactifs et de certains mordants.

— Ah ! vous croyez ?

— J'ai soigné et guéri un matelot anglais qui avait été fait prisonnier par une peuplade sauvage d'Océaniens.

— Eh bien ! dit le prétendu M. Frédéric, c'est précisément un cas de ce genre que je vais vous soumettre. Figurez-vous que je viens de retrouver un matelot qui a servi sous mes ordres dans l'Inde, et qui, s'étant embarqué à bord d'un négrier, a, comme le vôtre, été fait prisonnier par les sauvages, tatoué et mutilé par eux.

Et Rocambole fit passer le docteur dans sa chambre à coucher.

Avant d'aller plus loin et d'assister à la consultation du médecin créole, il nous faut rétrograder de trois mois environ et mettre en scène les nouveaux personnages de ce récit.

Par une belle après-midi de février, un jeudi, les Champs-Élysées étaient sillonnés de nombreux équipages. Le soleil était tiède comme au printemps, l'air doux, le ciel sans nuages, les pauvres arbres souffreteux enchaînés dans le bitume des trottoirs avaient déjà des bourgeons. On eût dit une soirée de la fin de mai. Aussi, vers deux heures, landaus, victorias, calèches découvertes menées à quatre chevaux et à la Daumont, jolis dogcarts à deux roues, conduits par un élégant et jeune sportsman, se croisaient-ils dans le rond-point, les uns allant, les autres venant. Au milieu, piaffaient de fringants cavaliers saluant au passage les femmes les plus à la mode. Sur les contre-allées, une foule modeste de piétons, petits bourgeois réduits aux fiacres du dimanche, artistes, flâneurs, dandys ruinés, commerçants pouvant confier leur boutique à un premier commis, gagnait à petits pas l'Arc de Triomphe, et admirait, critiquait tour à tour, le bon goût de telle voiture, la finesse de tel cheval, la hardiesse ou la gaucherie de tel cavalier. On se console de l'absence de fortune en trouvant un léger défaut à la fortune du voisin.

Cependant, au milieu de tous ces équipages, il en était un qui ne souleva qu'un long murmure d'admiration et de respect. Les hommes à cheval saluèrent, les dames s'inclinèrent du fond de leur berline découverte.

C'était une grande calèche bien de ciel à garniture blanche, attelée de quatre chevaux bai cerise. Deux laquais vêtus de noir étaient pendus aux étrivières. Dans la calèche, il y avait deux dames en deuil. Non point ce deuil rigoureux et sombre des premiers jours d'affliction, mais ce deuil un peu mondain déjà qui n'exclut ni la promenade, ni le concert, et interdit à peine le bal.

De ces deux femmes, l'une pouvait avoir environ cinquante ans, fort pâle, et sa physionomie souffrante semblait porter les symptômes d'une maladie de langueur. L'autre était une jeune fille de dix-neuf à vingt ans.

À Paris même, où, quoi qu'on en puisse dire, la beauté court les rues, à Paris, le seul pays du monde où il y ait réellement des jolies femmes par milliers, on aurait à peine osé rêver un type plus correct et plus pur, une beauté plus royalement accomplie. Cette jeune fille était mademoiselle Blanche de Chamery.

Elle était blonde comme Fornarina ; ses yeux d'un bleu foncé avaient ce regard profond et doux des femmes de l'Orient ; son visage du type grec le plus pur était blanc et rose comme celui d'une Anglaise.

Blanche de Chamery avait cette taille moyenne, élégante et souple qui semble l'apanage exclusif des jeunes filles de l'Inde. Une sorte de mélancolie grave sans tristesse était empreinte sur ce beau visage. Blanche de Chamery devait être une de ces femmes qui envisagent la vie de son côté le plus solennel et le plus sérieux. On eût dit, à ce reflet de rêverie répandu sur ses traits, que son âme devait être en harmonie avec cette beauté sévère et majestueuse, qui n'avait rien de mondain et de futile.

Au moment où la calèche des dames de Chamery atteignait le rond-point et prenait la droite de la fontaine, un joli landau, redescendant l'avenue, passa tout auprès.

Dans ce landau, une blonde créature étalait, sur les larges paracrottes qui protégeaient les deux marche-pieds, les plis immenses d'une robe de moire antique bleue sur laquelle était drapé, avec un art qui n'est guère composé que par les reines de théâtre, un de ces cachemires du Thibet pour lesquels, hélas ! tant de femmes se damnent et regrettent de ne pouvoir faire plus encore.

Mademoiselle de Chamery était blonde comme une madone de Raphaël; la dame au landau était blonde comme la déesse Junon; de ce blond fauve, presque rouge, qui semble avoir franchi le détroit et pris naissance dans la brumose Ecosse et dans les plaines de la verte Irlande.

Blanche de Chamery était la beauté chaste et pudique sur laquelle les regards s'arrêtaient respectueusement et admirateurs. Cette autre femme, au contraire, avait cette beauté hardie, ce regard à demi voilé et cependant emplî de magnifiques éclairs, qui autorise les hommages.

Avait-elle vingt-cinq ans? C'était un mystère, même en plein soleil.

Au moment où le landau croisait la calèche, la jeune femme jeta un regard effronté sur la marquise de Chamery et sa fille.

La marquise et sa fille subirent ce regard et ne le rendirent point. Elles passèrent sans avoir levé les yeux.

— Oh! murmura la jeune femme en se mordant les lèvres avec dépit; je les forcerai bientôt à me regarder en face.

Tandis que la calèche et le landau se croisaient, deux jeunes gens à cheval s'étaient arrêtés presque en même temps.

L'un remontait l'avenue, l'autre la descendait.

Le premier avait échangé un regard et un salut avec la dame du landau, que ses chevaux anglais emportaient rapidement... L'œil du second s'était arrêté, dans la calèche, sur mademoiselle Blanche de Chamery.

Le premier s'était contenté de porter le bout de ses doigts à son chapeau. Le second avait salué jusqu'à terre.

Les deux jeunes gens, qui s'étaient arrêtés à quelques pas l'un de l'autre, se regardèrent et se reconnurent, lorsque calèche et landau se furent éloignés.

— Tiens! dit le premier, c'est toi, Fabien?

— Bonjour, Roland, répondit le second qui parut quelque peu contrarié de cette rencontre fortuite.

Mais celui qu'il avait nommé Roland se rapprocha de lui sur-le-champ, par trois courbettes de son cheval, et lui dit:

— Tu viens du Bois?

— Oui.

— Et tu rentres?

— Je ne sais pas... j'ai envie de remonter les Champs-Élysées encore une fois... le temps est superbe...

— D'abord, fit Roland en souriant, et puis cela te permettra...

— Quoi donc? fit sèchement le vicomte Fabien d'Asmolles.

— Mais, répondit Roland, de suivre cette calèche bleue, dans laquelle se trouve cette ravissante personne que tu as saluée jusqu'à terre.

— Mon cher Roland de Clayet, dit le vicomte Fabien d'un ton froid, les dames que je viens de saluer sont la marquise de Chamery et sa fille, et le sourire que je vois sur tes lèvres est sinon déplacé, au moins sans signification possible.

— Tandis! Fabien, comme tu prends ces choses-là! Serais-tu fiancé à mademoiselle de Chamery?

— Non, dit le jeune homme avec tristesse.

Et il voulut s'éloigner et salua Roland. Mais celui-ci le retint.

— Un mot, lui dit-il.

Le vicomte s'arrêta.

— As-tu remarqué ce landau à deux chevaux gris de fer?

— Dans lequel était une dame que tu as saluée de la main?

— Précisément.

— Eh bien?

— Eh bien! connais-tu cette dame?

— Oui, fit le jeune homme d'un signe.

— Elle se nomme pareillement mademoiselle de Chamery, et c'est la consine...

A ces paroles, le vicomte Fabien d'Asmolles devint pâle et ses yeux lancèrent des éclairs. Il étendit la main, saisit le bras de Roland de Clayet et lui dit:

— Mon pauvre Roland, dis-moi sur-le-champ ce que tu viens de me dire tu le crois fermement, honnêtement, comme un petit gentilhomme de province qui vient à Paris pour la première fois, et à qui on montre des courtisanes pour des duchesses, et quand tu m'auras dit cela, je te pardonnerai!

Le vicomte Fabien avait prononcé ces mots avec un accent de soude irritation et d'ironie qui produisit une bizarre impression sur son interlocuteur.

Roland garda le silence.

— Et bien! reprit Fabien, parleras-tu?

— Mon cher monsieur Fabien, répondit enfin le jeune homme si brusquement interpellé, je vais vous répondre selon vos désirs. La dame que j'ai saluée se nomme mademoiselle de Chamery, la sœur de feu le marquis Hector de Chamery, et elle a été dépouillée de la fortune qui lui revenait par un certain comte de Chamery...

— Assez! dit Fabien avec un calme plus effrayant que son irritation récente. Puis il ajouta:

— Mon cher Roland, nous venons d'échanger deux phrases qui suffisent pour nous faire couper la gorge.

— Comme il vous plaira, dit fièrement Roland.

— Cependant, reprit Fabien, comme j'ai sept années de plus que toi, que j'ai trente ans et toi vingt-trois, et que j'ai trente ans et toi vingt-trois, et que même tu m'as été recommandé par ton vieil oncle le chevalier, je ne me porterai à aucune extrémité fâcheuse qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation et t'avoir dit d'abord que ta prétendue mademoiselle de Chamery est une drôlesse.

Ce mot fit pâlir Roland.

— Vicomte Fabien, dit-il, vous insultez une femme, vous êtes un lâche.

Le vicomte Fabien frissonna et vacilla sur sa selle.

— Bien, dit-il, ou vous tuera! A demain!

— Je rentre chez moi, dit Roland, et je vais attendre vos témoins.

— Encore un mot! lui cria Fabien un moment où le jeune homme s'éloignait.

— Que me voulez-vous?

— Vous m'avez insulté, et vous me connaissez assez pour savoir que nous nous battons, quoi qu'il arrive. Cependant, comme vous êtes un garçon d'honneur, que nous avons été amis et voisins de terres, je suis persuadé que vous ne refuserez pas de m'écouter dix minutes.

— A quoi bon?

— Rangez votre cheval près du mien, montons l'avenue au pas, et faites-moi l'honneur de m'écouter.

Il y avait dans le ton du vicomte Fabien une sorte d'autorité dont son jeune adversaire subit malgré lui l'ascendant.

Il obéit, se plaça auprès de lui, et, tandis que celui-ci rendait la main à son cheval, il lui dit:

— Croyez monsieur, que ce que j'en fais est pure courtoisie.

— Monsieur, répondit le vicomte, il n'est plus question de nous, à cette heure.

— Et de qui donc, alors?

— De l'honneur d'une famille dont se joue une femme sur laquelle je veux vous ouvrir les yeux.

— Monsieur, répliqua Roland, je vous ai promis de vous écouter. Parlez, mais soyez persuadé que mes convictions sont inébranlables.

— Soit, mais écoutez-moi.

Et, tandis qu'ils se dirigeaient au pas vers la barrière de l'Etoile, le vicomte Fabien s'exprima ainsi:

VI

— Ma famille est liée avec la famille de Chamery, et je vous donne ma parole d'honneur que ce que je vais vous dire est la pure vérité.

— Voyons? fit Roland d'un air important.

— Feu le marquis de Chamery, dont les dames que je viens de saluer portent encore le deuil, a hérité de son cousin, le marquis de Chamery, tué en duel, il y a dix-huit ans...

— Je sais cela, dit Roland.

— A propos, interrompit Fabien avec une nuance de raillerie, quel âge donnez-vous à votre mademoiselle de Chamery, comme vous dites ?

— Elle a vingt-cinq ans et ne s'en cache pas.

Fabien réprima un sourire

— Et vous dites qu'elle est la sœur du marquis Hector ?

— J'en ai la preuve.

— Et, à votre compte, la fille du marquis de Chamery, père d'Hector ?

— Naturellement.

— Mais, mon cher Roland, le marquis est mort en 1810, un an après la seconde Restauration. Comment voulez-vous que mademoiselle de Chamery n'ait que vingt-cinq ans ? Nous sommes en 1851 ; elle en a trente-six au moins.

— C'est impossible ! le marquis est mort plus tard.

— Pardon, je me souviens parfaitement des dates, elles sont exactes. Mais rassurez surtout votre prétendue mademoiselle de Chamery, et...

— Vicomte Fabien, interrompit le jeune homme avec colère, veuillez donc vous défaire de ce mot de *prétendue*. J'ai vu des lettres de feu la marquise de Chamery adressées à sa fille Andrée et, là-dessus, je ne saurais avoir deux opinions.

— Mon cher, en effet, la fille de madame de Chamery, mère du marquis Hector.

— Vous voyez bien...

— Mais, acheva Fabien, elle est en même temps la fille d'un sieur Brunot, avocat à Blois, dont, pendant son vovage, la marquise de Chamery s'était amourachée.

Un cri de surprise échappa à Roland.

— Mademoiselle Andrée Brunot, poursuivit dédaigneusement le vicomte Fabien, élevée chez sa mère comme orpheline, n'a dû longtemps ses moyens d'existence qu'à M. le comte de Chamery, cousin et héritier du marquis Hector, n'avait pas jugé convenable de faire.

— Il est, ajouta Fabien d'Asmolles, tandis que son jeune compagnon paraissait en proie à une vive agitation, il est vrai que, sa mère morte, mademoiselle Andrée a impudemment pris un nom qui ne lui appartenait pas, quo ni son père ni sa mère ne lui avaient concédé, et que, non contents de cette usurpation, elle a traîné ce nom dans la boue...

— Monsieur ! exclama le jeune homme hors de lui.

— Bah ! dit Fabien froidement, laissez-moi donc finir, vous me tuerez demain si cela vous plaît, mais aujourd'hui, écoutez-moi. Je maintiens le mot : la prétendue mademoiselle de Chamery est une de ces femmes hors la loi du monde, devant lesquelles une maison honnête ne saurait s'ouvrir, et chez laquelle nous pouvons aller, nous, avec nos éperons et le cigare à la bouche. Vous aimez mademoiselle Andrée Brunot, mon ami, et je suis réellement désolé de désillusionner un peu votre amour. Mais que voulez-vous ? pourquoi donc cette fille s'est-elle permis de regarder insolemment la marquise de Chamery et sa fille ?

A ces derniers mots, le jeune Roland de Clayet arrêta court son cheval :

— Vicomte Fabien, dit-il, je vous ai patiemment écouté ; mais je ne saurais vous écouter plus longtemps. Adieu ! à demain. Vous me rendrez raison...

— De tout, hormis de la vertu Andrée Brunot, répondit Fabien d'un ton moqueur.

Il pressa légèrement son cheval, salua Roland et s'éloigna au petit galop.

Celui-ci, en proie à une surexcitation violente, redescendit l'avenue des Champs-Élysées, traversa la place de la Concorde prit la rue Saint-Florentin et entra dans une maison qui portait le numéro 18.

— Mademoiselle de Chamery est-elle rentrée ? demanda-t-il au suisse.

— Oui, monsieur, lui répondit-on.

Le jeune homme jeta sa bride, mit pied à terre et gagna le premier étage, que mademoiselle de Chamery habitait seule.

M. Roland de Clayet pénétra chez mademoiselle de Chamery d'une façon cavalière qui aurait pu jusqu'à un certain point venir à l'appui des assertions plus cavalières encore de son ancien ami le vicomte Fabien d'Asmolles. Il entra comme chez lui, tira l'oreille au groom qui lui ouvrit la porte, et prit le menton rosé de la jolie femme de chambre qu'il trouva sur le seuil du salon.

— Ta maîtresse est rentrée, dit-il, on me l'a dit en bas, veux-tu m'annoncer ?

— Mademoiselle n'est pas visible, répondit la soubrette.

— Hein ? fit le jeune homme stupéfait.

— A moins que monsieur ne désire attendre.

Le jeune homme avait subitement froncé le sourcil.

— Elle a du monde, sans doute ?

— Oui, monsieur.

— Fais-lui passer ma carte.

En prenant ce parti, Roland demeurait persuadé que mademoiselle de Chamery le recevrait sur-le-champ.

La femme de chambre prit la carte et disparut, tandis que Roland passait dans le salon et s'y promenait de long en large. Elle revint peu après.

— Il est impossible à mademoiselle, dit-elle froidement, de recevoir monsieur en ce moment. Si monsieur veut revenir à huit heures, il trouvera mademoiselle...

Un geste de colère et d'impatience échappa au jeune homme.

— Voici la première fois qu'Andrée me refuse la porte, murmura-t-il.

Et il s'en alla furieux, remonta à cheval et rentra chez lui, rue de Provence, 5, où il habitait un joli appartement de garçon. Roland s'enferma dans son fumoir et se prit à songer :

— Oh ! les femmes ! se dit-il avec cet accent désespéré des hommes de vingt-trois ans qui croient tout perdu, même l'honneur, le jour où une drôlesse qu'ils aiment a jugé convenable de changé, sans prendre leur avis, la forme de sa coiffure.

Roland de Clayet était un tout jeune homme, orphelin, jouissant d'une vingtaine de mille livres de rente, et n'ayant plus d'autre parent qu'un vieil oncle, le chevalier de Clayet, qui lui laisserait huit ou neuf mille francs de revenu.

Roland avait débuté de bonne heure dans la vie parisienne, et sans une étourderie profonde qui formait le côté saillant de son caractère, il aurait dû avoir déjà quelque expérience. Mais Roland était un de ces jeunes fous qui sont éternellement dupés de leur cœur, de leur imagination, de leur vanité, et, ce qui est pis, demeurent persuadés qu'un rayon de la sagesse divine s'est égaré dans leur âme. Roland avait, depuis cinq ans qu'il était émancipé, fait mainte école, écorné son patrimoine ; il s'était figuré qu'il aimait passionnément ces femmes qui l'avaient odieusement trompé, et il possédait au dernier degré cette croyance des jeunes gens, qui leur montre comme la plus vertueuse des femmes celle-là même qui s'est comé pour eux.

Roland avait rencontré, un jour, mademoiselle de Chamery dans un monde douteux. Il en était devenu éperdument amoureux, et il lui avait offert sa main. Il y avait de cela environ trois mois.

Pendant ces trois mois, Andrée avait joué avec lui toutes les comédies du sentiment et de la grande coquetterie. Tantôt, touchée de son amour, elle était sur le point de consentir à cette union, elle qui affirmait avoir, depuis sa plus tendre jeunesse, une profonde horreur du mariage.

Tantôt elle lui disait :

— Vous êtes fou, mon ami, je suis une très vieille femme... j'ai vingt-cinq ans tout à l'heure...

Depuis trois mois, Roland avait déserté peu à peu ses rela-

tions, ses amis, ses habitudes, au profit de mademoiselle Andréo de Chamery, dont il ne voyait pas, tant il est vrai que l'amour est bien aveugle, la vie indépendante et excentrique. Mais Andréo s'était posée en artiste, en femme qui fait de la peinture d'une façon remarquable, et qui, à ce titre, reçoit chez elle des hommes du monde, des écrivains, des peintres, des femmes de théâtre. A cette corde de son arc, elle en avait joint une autre : elle faisait des vers... un théâtre de vaudeville avait joué d'elle un proverbe.

Andréo de Chamery était une lionne. Pour Roland de Clayet c'était la vertu même, l'art chaste et pudique sans pruderie, quelque chose comme une *Mademoiselle des Touches*, de Balzac.

Il allait chez elle plusieurs fois par jour, le matin, le soir, à toute heure. Or, pour la première fois, elle lui défendait sa porte ! Roland crut qu'il en deviendrait fou sur l'heure.

Et comme les amoureux ont la rage d'écrire, il prit une plume et écrivit le billet suivant qu'il cacheta en hâte et remit à son groom avec ordre de le porter sur-le-champ rue Saint-Florentin.

Voici ce billet :

" Je sors de chez vous, où vous étiez... et vous avez refusé de me voir.

" Je rentre chez moi, fou de douleur, ne sachant, deviner le mobile de votre rigueur, tremblant de n'être plus aimé, et voyant tout en noir...

" Oh ! les tortures de l'enfer sont entrées dans mon âme ! Je souffre mille morts !

" Un mot, je vous en prie à genoux, un mot, de grâce... Qu'est-il arrivé ?... J'attends.

" ROLAND. "

Et tandis que le groom portait cette phraséologie ampoulée, cachetée aux armes de Roland, qui portait de *gueules à trois anneaux d'or*, notre héros attendait dans une anxiété difficile à décrire.

Mais pendant une demi-heure que dura l'absence du groom, Roland ne put s'empêcher de réfléchir, et, en réfléchissant, il se dit qu'il allait se battre le lendemain avec un ami intime, le vicomte Fabien d'Asmolles, qui lui avait servi de mentor et de pilote sur la mer parisienne. Et involontairement il se souvint des paroles dédaigneuses de Fabien à l'endroit de celle qu'il appelait la prétendue mademoiselle de Chamery. Si bien cacheté que fut le cœur de Roland, si absolue que fût sa croyance en la vertu d'Andréo, il ne put empêcher le soupçon, cette tache d'huile imperceptible d'abord, et qui grandit si vite, de pénétrer dans son esprit. Et ce soupçon se trouvait appuyé tout à coup de la conduite de mademoiselle de Chamery qui, depuis trois mois, le recevait à toute heure, et venait cependant de lui refuser sa porte, à quatre heures de l'après-midi, l'instant où une femme est toujours visible.

Heureusement pour la pauvre imagination du jeune amoureux, qui s'en allait trottant dans le champ des conjectures, le groom revint et lui apporta un billet qui produisit sur les soupçons de Roland et le souvenir des paroles de Fabien d'Asmolles l'effet du soleil levant sur les brouillards qui rampent au flanc des collines. Mademoiselle Andréo de Chamery lui écrivait que l'arrivée inattendue chez elle du baron de Chamery, un de ses parents de province, avait été la seule cause qui l'eût empêchée de le recevoir, lui, Roland ; mais que, pour dédommager ce dernier de la contrariété qu'il avait dû subir, elle l'invitait à venir le soir même, à huit heures, prendre chez elle la tasse de thé de la réconciliation.

Il était alors cinq heures.

Or, comme nous venons de le dire, mademoiselle de Chamery ne devait recevoir Roland qu'à huit heures. C'était donc trois heures à attendre.

Trois siècles !

On a remarqué que, dans le langage des amoureux, on ne saurait comparer décevantement une heure d'attente à autre chose qu'à un siècle. L'amour aime les métaphores épiques.

Roland commença par se demander à quoi il emploierait ces trois mortelles heures.

Heureusement il se souvint de sa querelle avec Fabien et songea qu'il lui fallait trouver des témoins. Il se rendit donc à son cercle, rue Royale, où il dîna. Fais après le dîner il passa dans le salon de jeu, où il trouva deux jeunes gens de vingt ans, qui jouaient aux échecs.

— Tiens, dit l'un d'eux en laissant retomber sur sa poitrine le lardon qu'il avait dans l'œil, et regardant Roland, c'est toi, mon bon ami ?

— Bonjour, Octave ; bonjour, Edmond, dit Roland ; c'est à vous que j'en ai.

— A nous ?

— A vous deux.

— Eh ! eh ! dit Octave d'un petit ton moqueur, on se bat donc ?

— Précisément.

— Eh... quand cela ?

— Demain matin.

— Avec qui ?

— Avec Fabien d'Asmolles.

— Ah ! par exemple ! s'écria Edmond, voici qui est bizarre.

— Tu trouves ?

— Parbleu ! Fabien est ton ami.

— Il l'a été, il ne l'est plus.

Le petit jeune homme qui répondait au nom d'Octave, se leva gravement et appuya une main sur l'épaule de Roland :

— Mon bon ami, dit-il puisque tu nous fais l'honneur et l'amitié de nous prendre pour témoins, il faut que tu nous fasses ta confession.

— Plait-il ?

— Le devoir des témoins est chose sérieuse. Nous ne te laisserons battre que lorsque nous saurons...

— Mes bons amis, répondit froidement Roland en tirant sa montre, il est six heures et demie, j'ai une heure à vous donner. Voulez-vous faire un wish ! C'est pour moi le seul moyen de répondre à vos questions.

— Singulier moyen !

— Je me bats demain avec Fabien d'Asmolles, mon ami, comme vous dites ; ni lui ni moi ne pouvons dire pourquoi... Vous plait-il m'assister et garder le secret ?

— Oh ! oh ! murmura le petit Octave, je devine. Il est question d'une femme.

— Peut-être... Donc, vous acceptez ?

— Parbleu !

— Alors, chez moi, demain à six heures du matin.

— Nous y serons.

Roland demanda une plume et écrivit à Fabien :

" Monsieur,

" Je ne pourrai être chez moi ce soir, et, par conséquent, recevoir vos témoins. Mais, si vous le voulez bien, je serai demain, à sept heures, avec les miens et mes épées, au Bois, derrière le pavillon d'Armenonville.

" Votre obéissant,

" ROLAND DE CLAYET. "

Roland quitta son cercle vers sept heures et entra chez lui pour s'habiller.

Là il trouva une lettre arrivée de province et datée de Besançon. Cette lettre était du chevalier de Clayet, son vieil oncle.

" Mon neveu, disait le chevalier, ne me demandez mon consentement à un mariage qui, si j'en crois votre lettre, me

paraît convenable de tous les points, hors un seul, l'âge de la jeune personne que vous désirez épouser. Prenez garde ! il nous faut toujours chercher une femme moins âgée de dix ans au moins.

— Mais, ceci réservé, je crois ne pouvoir refuser d'approuver votre choix. Les Chamery sont de bonne roche, ils allaient à Malte, et vingt mille livres de rente accompagnent toujours bien un beau nom... »

Roland ne voulut point en lire davantage, et, tout joyeux, il s'habilla et courut rue Saint-Florentin.

Andrée l'attendait.

La jolie blonde était à demi couchée dans sa bergère, au coin du feu, dans le plus coquet boudoir qu'ait jamais rêvé petite maîtresse. Elle tenait un livre à la main, les *Méditations politiques* de M. de Lamartine. Elle avait une pointe de mélancolie dans le regard et l'attitude.

Elle tendit la main au jeune homme, qui se jeta à ses genoux et lui dit :

— Ah ! tenez, tenez... lisez cette lettre... Me refuserez-vous encore ?

Et il tendit la lettre à son oncle le chevalier.

Andrée prit cette lettre et la lut gravement d'un bout à l'autre.

— Vous êtes un fou ! dit-elle enfin.

— Un fou ?

— Sans doute, pourquoi avoir écrit à votre oncle ?

— Il le fallait bien...

— Il fallait d'abord me consulter. Vous l'avais-je permis ?

— Ah ! s'écria Roland, ne voulez-vous plus de moi ? Hier encore...

— Hier n'est pas aujourd'hui, dit mademoiselle de Chamery avec une coquetterie infernale... et puis, je veux réfléchir encore... Donnez-moi huit jours et faites-moi un serment...

— Lequel ?

— Celui de ne plus me questionner, de ne plus me demander d'ici là quelle est ma résolution. Venez me voir tous les jours, mais ne me parlez plus mariage ; peut-être y gagnerez-vous.

Andrée accompagna ces derniers mots, d'un regard et d'un sourire qui parurent à Roland la plus formelle des promesses.

— Soit ! dit-il.

Et il tint parole. Durant la soirée il s'enivra de la voix, du sourire, de l'esprit de cette femme, qui possédait du reste de merveilleux secrets de séduction, et onze heures sonnèrent.

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle, vous êtes encore ici à pareille heure ? Partez : partez vite !

Roland se leva.

Tout à coup il se souvint des paroles de Fabien, et, poussé par une sorte d'avidité et fatale curiosité, il dit à Andrée :

— A propos, connaissez-vous un ami à moi, Fabien d'Asmolles ? Je voudrais vous...

Et il attacha un regard scrutateur sur le visage de la jeune femme.

Andrée demeura impassible.

— Gardez-vous en bien, dit-elle. M. Fabien d'Asmolles est un homme qu'on ne reçoit pas. Il m'a poursuivie pendant deux années de son sot amour et le départ l'a rendu infâme. Il me calomnie de plus qu'il peut et le dépit où il va... Adieu...

Et mademoiselle de Chamery congédia Roland sans vouloir lui en dire davantage.

Roland rentra chez lui en se disant :

— Demain je tuerai Fabien, il le faut !

VII

Roland de Clayet rentra chez lui en proie à une surexcitation nerveuse qui avait deux causes différentes : d'abord l'amour que lui inspirait la prétendue mademoiselle de Chamery ; ensuite l'irritation que provoquait en lui la conduite du vicomte Fabien d'Asmolles.

Or, aux yeux de Roland, le vicomte n'était rien moins, après ce que venait de lui dire mademoiselle Andrée de Chamery, qu'un homme déloyal et haineux qui se vengeait, par de basses calomnies, des jérémiades méritées d'une femme. Et comme Roland croyait en elle, il rentra chez lui en se jurant de tuer le calomniateur de l'ange qu'il aimait. La femme qu'on aime est toujours un ange.

Quand on a vingt-trois ans et un duel pour le lendemain, on se croit obligé de dormir... Roland était brave. Il se mit au lit, s'endormit et ne s'éveilla qu'à cinq heures, lorsque son groom entra dans sa chambre.

Une heure après les témoins arrivèrent.

Les deux petits jeunes gens, tout fiers d'être comptés pour quelque chose, avaient fait une toilette de circonstance que leur eût envié un prévôt d'armes. Pantalon collant gris de fer, redingote bleue militairement boutonnée jusqu'au menton, chapeau crânement posé, mine grave et froide. Jamais jeune premier de théâtre jouant un rôle de témoin dans une comédie de M. Scribe n'avait pris plus au sérieux son costume et sa tenue.

Roland les attendait, assis sur un divan. Comme il avait trois ans de plus, il était un peu moins ridicule, et sa mise était par conséquent moins prétentieuse.

— Mon cher ami, dit Octave en entrant, il me semble que nous sommes exacts comme des pendules...

— Comme des pendules qui vont bien, répondit Roland en souriant.

— Nous avons même vingt minutes devant nous, ajouta le second petit jeune homme.

— Mais il faut toujours arriver les premiers sur le terrain.

— Soit ! partons.

Roland avait fait atteler un joli dogcart à quatre roues et à trois places sur le devant.

Les épées avaient été placées dans le coffre à chiens, sous le siège du groom.

Ces messieurs montèrent en voiture.

— Mon cher, dit Octave en prenant les rênes aux mains de Roland, quand on va se battre à l'épée, il faut avoir les nerfs en repos, et ne se point fatiguer l'avant-bras. Laisse-moi conduire.

— Comme tu voudras, répondit Roland.

Et l'on repartit.

Le rendez-vous, on s'en souvient, était au Bois, derrière le pavillon d'Armenonville. Le dogcart franchit la porte Maillot à sept heures moins un quart, et Roland de Clayet se trouva le premier au rendez-vous.

Les trois jeunes gens, en hommes bien appris, et qui n'accordent à chaque chose que son importance réelle, s'assirent fort tranquillement sur l'herbe et attendirent, en causant de la pluie et du beau temps, de l'Opéra et des dernières courses, l'arrivée du vicomte Fabien d'Asmolles. Cependant, comme sept heures sonnaient, et que l'avenue de la porte Maillot continuait à se montrer déserte, Roland fronça le sourcil.

En même temps, le jeune Octave s'écria du superbe :

— Le vicomte me semble léger et nous prend sans doute pour des danseuses !

— Il nous fait poser, ajouta le jeune Edmond, complétant la pensée de son co-témoin.

— Nos montres avancent, sans doute, murmura Roland.

Et on attendit près de vingt minutes.

AVIS

Nous remercions beaucoup nos lecteurs en general de l'encouragement qu'ils ont bien voulu nous donner jusqu'a present, mais vu les grands Sacrifices qu'ils nous faut s'imposer depuis quelques temps, nous sommes forces de diminuer notre publication de 8 pages par consequent a partir de cette semaine nous publierons seulement que 16 pages pour quelques semaines.

Imp. du Syndicat Mont-Royal.

PROPRIETAIRE.

IMPRIMERIE
DU
SYNDICAT MONT-ROYAL

968 RUE ONTARIO
MONTREAL

Circulaire,
Tetes de compte,
Tetes de lettre,
Carte d'affaire,
Pamphlet
Calendrier, Etc, Etc.

❖ Ouvrages de Couleur et de Luxe. ❖

A des prix tres moderes

Les ordres recus par telephone ou par la poste recevront la plus grande attention.

Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6256.